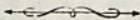


M^{ME} LE PRINCE DE BEAUMONT



L'auteur qui a charmé l'enfance de vos mères et peut-être la vôtre, mérite bien d'occuper une petite place dans cette galerie que nous consacrons aux femmes qui, depuis un siècle, ont illustré la littérature française. Peut-être, à côté des noms éclatants de madame de Staël, de madame de Krudner, celui de madame le Prince de Beaumont fera-t-il l'effet d'un de ces pastels quelque peu effacés par le temps; mais les portraits qui rappellent un doux souvenir ne sont-ils pas revus parfois avec plus de plaisir que n'en inspireraient de superbes tableaux, et quel meilleur souvenir que celui de l'enfance, des récits que l'on a écoutés sur les genoux de sa mère, ou des premières lectures qu'on a faites, seule, dans le premier livre confié à nos mains? C'est une époque dans l'histoire de notre intelligence que le premier livre; or, pour combien d'entre nous le *Magasin des Enfants* n'a-t-il pas été la première connaissance littéraire, et le *Prince chéri*, *Fatal* et *Fortuné*, *la Belle* et *la Bête*, les premiers drames qui aient ému notre jeune imagination?

Madame le Prince de Beaumont naquit à Rouen, en 1711. Elle avait un frère, Jean le Prince, bon peintre de paysage et habile musicien, qui voulut tenter la fortune en Russie. Il s'embarqua, mais son vaisseau fut pris par des corsaires anglais; il les charma par les accords de son violon, et parvenu, grâce à leur clémence, au terme de son voyage, il aurait amassé quelques richesses si le désir de revoir la France n'eût interrompu sa fortune naissante. Sa sœur s'expatria aussi, et passa dix-sept ans en Angleterre, en qualité d'institutrice, et l'on voit dans ses ouvrages que madame Bonne connaissait bien les manières et les habitudes de la haute société anglaise de cette époque. Elle épousa, en 1745, M. de Beaumont; son mari était à tous égards indigne d'elle; un vice de forme rompit ces tristes nœuds; et devenue veuve, elle épousa en secondes noces, M. Thomas Pichon, dont elle eut six enfants. Tous ses ouvrages sont signés du nom de son premier mari, et c'est sous ce nom, qu'elle ne devait pas aimer, qu'elle est allée à la postérité.

Les talents de madame de Beaumont pour l'éducation étaient si connus, que les familles les plus distinguées voulaient lui confier le soin de leurs filles; elle s'y refusa constamment, préférant à des engagements étrangers le soin de ses propres enfants, et après une vie agitée et laborieuse, elle acheta, près d'Annecy, en Savoie, un manoir nommé Chavanod, et s'y fixa avec son mari et sa famille. Là, elle s'occupa de travaux agricoles et de compositions littéraires. Elle y mourut en 1780, âgée de soixante-dix ans, ayant produit soixante-dix volumes.

Ce qui distingue les écrits de madame de Beaumont, c'est le sentiment religieux dont ils sont partout empreints, et qui assure à leur auteur une place respectable parmi ceux qui, au dix-huitième siècle, ont défendu la foi contre les attaques des impies. Tous ses livres respirent une morale sévère, appuyée sur les principes du christianisme; mais l'austérité de ses principes est agréablement voilée sous les charmes d'une imagination vive et souple. Elle avait l'invention féconde, et racontait avec grâce, quoique d'un style négligé. Les dialogues, si répandus dans ses ouvrages, sont naturels, faciles, et elle a bien soutenu le caractère de ses personnages, auxquels elle n'avait pas craint de donner des noms significatifs, tels que : *Lady Sensée*, *Lady Violente*, *Miss Champêtre*, *Lady Tempête*, etc., etc. Ces conversations de madame Bonne avec ses élèves sont amusantes; cependant madame de Genlis, qui a tant écrit sur l'éducation, a fait observer que les enfants de son temps, à qui on donnait le *Magasin des Enfants*, sautaient invariablement les dialogues pour arriver aux contes, ce qui donnerait au livre une double destination : le dialogue pour apprendre à l'institutrice à converser avec ses écolières; les histoires, pour occuper les enfants.

Madame de Beaumont a publié : *Les Américaines ou Preuves de la Religion chrétienne par les lumières naturelles*, ouvrage qui ne manque ni d'intérêt ni de mouvement; *les Lettres de la Marquise de Montier à sa fille*, que l'on a comparées parfois aux célèbres avis de la marquise de Lambert; *Emérance* et *Lucie*, roman par lettres; *Civan, roi de Bungo*, histoire japonaise; *le Magasin des Enfants*, qui a eu tant d'éditions, qui a instruit et amusé plusieurs générations d'enfants; *le Magasin des Adolescentes*, *le Magasin des jeunes Dames*, *le Magasin des Pauvres* et *le Magasin des Dévotes*. Ces ouvrages, dont le titre est emprunté aux *Magazines* de l'Angleterre, ont, sous leur forme vieillie, bien des choses remarquables. Destinés à l'éducation, ils renferment deux parts : l'instruction et la morale. L'instruction y est offerte avec goût, avec agrément; l'histoire Sainte, l'Histoire Romaine sont racontées avec une simplicité qui attache, et avec des détails heureusement choisis qui se gravent dans la mémoire; la morale y est mise en action par le jeu des caractères des jeunes filles qui entourent l'institutrice, et par les anecdotes qu'elle leur raconte avec une grâce naïve où l'art ne se fait pas sentir. Ses livres pour les pauvres sont pleins de vues sages et utiles; elle a fait pour eux, indépendamment de son *Magasin*, le *Trésor des pauvres artisans et gens de campagne*; son *Trésor des Familles chrétiennes* a été beaucoup lu et souvent réimprimé, et un de ses contes de fées, *la Belle et la*

Bête, porté au théâtre, mis en musique par Grétry, a eu un succès prodigieux sous le titre de *Zémire et Azor*. Elle se distingue de son contemporain Berquin par une religion plus précise et une morale qui n'est pas fondée seulement sur les instincts naturels; elle montre dans ses contes et ses apologues autant d'imagination que madame d'Aulnoy, et une tendance sérieuse même sous le voile de l'allégorie, qui la rend, plus que sa rivale, digne de coopérer à la grande œuvre de l'éducation.

Elle-même, du reste, a développé avec clarté ses vues sages dans l'avertissement qui précède le *Magasin des Adolescents*. « L'éducation, dit-elle, ne consiste ni » dans l'acquisition, ni dans la culture des talents, ni » dans l'arrangement extérieur : cependant, c'est à » cela qu'on borne les meilleures. Il faut penser à » former dans une fille de quinze ans une femme » chrétienne, une épouse aimable, une mère tendre, » une économe attentive, un membre de la société, » qui puisse en augmenter l'utilité et l'agrément. Ré- » pétions-le encore : que de temps, que de soins, que » de peines et de talents requiert un pareil travail ! » La plus grande application, l'expérience la plus » consommée y suffisent à peine. »

Elle se plaignait de ne pas trouver de mères à la hauteur de leur tâche; et vivant en Angleterre, au milieu du grand monde, à une époque où la cour offrait le triste spectacle des mœurs déréglées et des divisions intestines, elle pouvait avoir raison; mais de nos jours, en France, ce reproche ne serait plus applicable. Les mères, les mères chrétiennes surtout, aussi tendres que sérieuses, sont en grand nombre; et si la société se régénère, si le germe de foi, qui n'est pas étouffé, jette encore de vives lueurs, c'est aux mères qu'on le doit; on le doit à cette éducation du foyer, qui conserve et qui ranime les précieux sentiments de la piété et de

la vertu. De notre temps, madame le Prince de Beaumont ne serait qu'une aide; en ce temps-là elle était un guide.

Quoi qu'il en soit, elle a atteint le but qu'elle paraît s'être proposé dans ses ouvrages, elle a fait du bien, et si elle n'a pas obtenu la gloire que donnent des talents supérieurs, le feu du talent, la magie du style et le don créateur, elle a emporté au tombeau la consolation d'avoir été douce et agréable à l'enfance qu'elle aimait, utile aux pauvres, fidèle à la religion, de n'avoir pas écrit une ligne qui pût nuire, et qui, à la dernière heure, lui devint un sujet de remords. Sa vie fut sans tache et sa plume sans poison. N'est-ce pas assez; et une femme doit-elle ambitionner quelque chose de plus ?...

Une autre femme auteur et poète, madame Briquet a consacré, dans son *Dictionnaire des Françaises*, un article des plus détaillés à l'aimable auteur qui nous occupe. Les ouvrages de madame le Prince de Beaumont ont été réimprimés même de notre temps; madame Eugénie Foa, une de nos anciennes collaboratrices, avait revu une nouvelle édition illustrée du *Magasin des Enfants*, en y faisant plusieurs additions heureuses et les changements nécessités par l'état actuel des sciences, principalement en ce qui concerne la géographie politique. Peu d'ouvrages d'éducation ont obtenu un si long succès. Ses livres de piété eussent été peut-être appelés à la même fortune, si une main amie en avait fait disparaître certaines imperfections. Des abstractions systématiques l'éloignaient un peu trop des routes qui lui étaient familières. C'est ce que remarquait le rédacteur de la notice, que la *grande Encyclopédie catholique* a publiée il y a dix ans sur madame le Prince de Beaumont. Si elle ne brille pas dans le cortège des apologistes, plus d'un autre titre flatteur encore lui reste à jamais acquis.

BIBLIOGRAPHIE ⁽¹⁾

SOUVENIRS ET CORRESPONDANCE

TIRÉS DES PAPIERS DE M^{me} RÉCAMIER ⁽²⁾

La vie de madame Récamier a été très-simple, très-unie, et cependant elle n'est semblable à aucune autre. Douée de cette beauté suave et souveraine, qui jadis faisait lever les vieillards de

Troie à l'aspect d'Hélène, qui rassemblait le peuple de Toulouse sous le balcon de la belle Paule, elle se vit, dès ses premières années, placée sur une espèce de piédestal; elle attirait les yeux, elle enlevait les cœurs, et, dans une situation si dangereuse, au milieu d'un monde très-peu austère, n'étant pas défendue par de vives affections domestiques, elle eut cependant le rare bonheur d'observer la modestie au milieu des triomphes, de conserver sa réputation au milieu de la fougue des passions que son regard excitait, et elle eut l'art de convertir en amitiés pures et fidèles les sentiments trop vifs qu'elle avait inspirés. Elle ne joua de rôle ni politique, ni littéraire: toute l'histoire de sa vie est renfermée dans celle de ses amitiés.

Juliette Bernard était née à Lyon, rue de la Cage, d'une famille de négociants. Son angélique figure d'enfant promettait tout ce qu'elle devint plus tard, et malgré cette beauté qui semblait lui réserver un sort bril-

(1) Nous avons fait une erreur de chiffre dans l'article BIBLIOGRAPHIE du N° de janvier dernier, nous avons indiqué 15 francs pour le prix du *Dictionnaire universel de la Vie pratique* de M. Bèlèze, tandis que ce livre coûte, à Paris, 21 francs.

(2) Deux beaux volumes, chez Michel Lévy, rue Vivienne, 2 bis. Prix: 15 francs, franco par la poste.

lout et romanesque, elle fut mariée, toute jeune, à un homme qui aurait pu être son père, et qui la traitait en fille chérie. On le sait, sa beauté était merveilleuse : la taille la plus élégante et la plus souple, une peau éclatante de blancheur, un port de tête noble et un peu fier, un ovale parfait, des yeux lumineux et caressants, de longs cheveux châtain, un nez délicat, une bouche charmante, formaient un ensemble qui attirait tous les yeux; cette figure idéale et suave rappelait plutôt les chefs-d'œuvre de la peinture que les beautés les plus célèbres dont l'histoire ait gardé la mémoire; aussi, dès son apparition dans les salons de Paris, la jeune femme du banquier fut-elle accueillie avec admiration, saluée avec transport, et suivie partout d'un cortège d'admirateurs. Elle faisait sensation lorsqu'elle se montrait dans une promenade; la toilette n'ajoutait rien au charme virginal de ce beau visage. Madame Récamier ne portait habituellement que des robes blanches, dont elle variait l'étoffe et les ornements; jamais, dans le temps de sa grande fortune, elle ne porta de diamants; elle possédait de très-belles perles fines et s'en parait de préférence à tout autre bijou. Une femme célèbre aussi à cette époque par sa beauté, madame Méchin, parut dans un bal, la tête entourée d'un nuage de mousseline; madame Récamier adopta cette coiffure qu'elle portait encore à l'Abbaye-aux-Bois.

Tel était l'extérieur de cette personne dont la beauté était presque une dignité; ainsi qu'on le disait autrefois de la bûche de mademoiselle de La Vallière; la grâce et la douceur qu'annonçait cette noble figure n'étaient point trompeuses. La duchesse de Devonshire, qui se connaissait en mérite, disait agréablement en parlant de madame Récamier : « D'abord elle est bonne, ensuite elle est spirituelle, après cela elle est très-belle. » Cette proposition, qui semble renversée, explique le charme invincible qu'elle a exercé sur les plus brillants esprits de notre ère : madame de Staël, Bailanche, Châteaubriand. Elle avait un esprit aussi attirant que ses traits; peu à peu la fine douceur de sa conversation faisait oublier sa beauté. Ceux qu'elle admettait dans son intimité, la trouvaient indulgente, dévouée, sympathique, ardente pour la gloire de ses amis, vigilante à leur inspirer, dans les grandes crises de la vie, les résolutions les plus fières et les plus honorables. Ce que les autres femmes, plus heureuses peut-être que cette femme célèbre, donnent de dévouement à leur mari, à leurs enfants, à leur famille, elle, sans lien et sans postérité, elle le prodiguait à ces quelques amis éprouvés qui venaient s'asseoir à son foyer, et Châteaubriand, si orgueilleux et si irascible, pouvait, à la fin de sa vie, lui dire avec quelquel vérité : « Vous m'avez transformé. »

Parmi ces amitiés auxquelles elle fut si fidèle, la première en date fut celle du duc Mathieu de Montmorency. « Je ne sais », dit la plume aimable qui a mis en ordre les souvenirs de madame Récamier, je ne sais si on pouvait dire de Matthieu de Montmorency qu'il était ce qu'on est convenu d'appeler un homme d'esprit : il avait assurément l'âme plus haute et plus grande que son esprit n'était étendu, mais il y avait dans ses jugements, dans ses sentiments, dans son langage, une délicatesse et une distinction rares. Le souvenir des entraînements de sa jeunesse tempérait sa sévérité, et l'austérité de vie qu'il s'était imposée depuis sa conversion ajoutait par le respect

à l'autorité qu'il prenait facilement sur tout ce qui l'approchait. » Son amitié pour madame Récamier fut d'autant plus vive qu'elle ne fut jamais exempte d'inquiétude. Il vivait dans la préoccupation constante des périls que faisaient courir à cette âme si précieuse un désir de plaire dont il ne pouvait la guérir, et tant d'hommages frivoles, mais enivrants, intéressés à sa perte. Il l'aimait en père, il l'aimait comme Fénelon aimait ses amis, c'est tout dire. Voici une de ses lettres qui prouve cette constante préoccupation de son cœur :

M. DE MONTMORENCY A MADAME RÉCAMIER.

1803.

« Quelles charmantes choses vous savez dire et sentir ! Quel baume vous savez mettre sur le mal que vous faites d'un autre côté à un ami sincère ! Ah ! madame, vous me voyez, vous me jugez avec les préventions du sentiment le plus aimable et le plus indulgent qui, réellement, embellit et ne juge pas. Mais je voudrais vous apparaître mille fois plus encore ce que je ne suis pas, je voudrais réunir tous les droits d'un père, d'un frère, d'un ami, obtenir votre amitié, votre confiance entière pour une seule chose au monde, pour vous persuader votre propre bonheur, et vous voir entrer dans la seule voie qui peut vous y conduire, la seule digne de votre cœur, de votre esprit, de la sublime mission à laquelle vous êtes appelée; en un seul mot, pour vous faire prendre une résolution forte; car tout est là. Faut-il vous l'avouer ? j'en cherche en vain avec avidité quelques indices dans tout ce que vous faites, dans tous ces petits détails involontaires dont aucun ne m'échappe. Rien, rien qui me rassure, rien qui me satisfasse ! Ah ! je ne saurais vous le dissimuler, j'emporte un profond sentiment de tristesse. Je prierai Dieu sans cesse : lui seul peut dessiller vos yeux, et vous faire sentir qu'un cœur qui l'aime véritablement, n'est pas si vide que vous le pensez. Lui seul aussi peut vous inspirer un véritable attrait, non de quelques instants, mais constant et soutenu pour des œuvres et des occupations qui seraient, en effet, bien appropriées à la bonté de votre cœur, et qui rempliraient d'une manière douce et utile beaucoup de vos moments. Ce n'est point en plaisantant que je vous ai parlé de m'aider dans mon travail sur les Sœurs de charité. Rien ne me serait plus agréable et plus précieux.

» Faites tout ce qu'il y a de bon, d'aimable, ce qui ne brise pas le cœur, ce qui ne laisse aucun regret. Mais, au nom de Dieu, au nom de l'amitié, renoncez à ce qui ne vous rendrait jamais heureuse. »

Si cette noble amitié ne put obtenir tout ce qu'elle désirait, le sacrifice entier des triomphes de l'amour-propre, au moins exerça-t-elle une grande influence sur madame Récamier, qui, sous l'inspiration de son saint ami, concourut toujours et avec chaleur aux bonnes œuvres qui s'offraient à elle. Une autre liaison lui donna probablement les goûts littéraires qu'elle a cultivés jusqu'à son extrême vieillesse. Elle-même a raconté l'impression que lui fit sa première entrevue avec madame de Staël. « Un jour, et ce jour fait époque dans ma vie, M. Récamier arriva à Clichy avec une dame qu'il ne me nomma pas, et qu'il laissa seule avec moi dans le salon, pour aller rejoindre quelques personnes qui étaient dans le parc.

Cette dame venait pour parler de la vente et de l'achat d'une maison; sa toilette était étrange; elle portait une robe du matin et un petit chapeau paré, orné de fleurs; je la pris pour une étrangère. Je fus frappée de la beauté de ses yeux et de son regard; je ne pouvais me rendre compte de ce que j'éprouvais, mais il est certain que je songeais plus à la reconnaître, et, pour ainsi dire, à la deviner qu'à lui faire les premières phrases d'usage, lorsqu'elle me dit avec une grâce vive et pénétrante, qu'elle était vraiment ravie de me connaître, que M. Necker, son père..... A ces mots, je reconnus madame de Staël! Je n'entendis pas le reste de sa phrase, je rougis, mon trouble fut extrême. Je venais de lire ses *Lettres sur Rousseau*, je m'étais passionnée pour cette lecture. J'exprimai ce que j'éprouvais plus encore par mes regards que par mes paroles: elle m'intimidait et m'attirait à la fois. On sentait tout de suite en elle une personne parfaitement naturelle dans une nature supérieure. De son côté, elle fixait sur moi ses grands yeux, mais avec une curiosité pleine de bienveillance, et m'adressa sur ma figure des compliments qui eussent paru exagérés et trop directs, s'ils n'avaient pas semblé lui échapper, ce qui donnait à ses louanges une séduction irrésistible. Mon trouble ne me nuisit point; elle le comprit, et m'exprima le désir de me voir beaucoup à son retour à Paris, car elle partait pour Coppet. Ce ne fut alors qu'une apparition dans ma vie, mais l'impression fut vive. Je ne pensais plus qu'à madame de Staël, tant j'avais ressenti l'action de cette nature si ardente et si forte.»

L'impression avait été réciproque, et l'amitié de madame de Staël fut aussi constante que vive. On en jugera par cette lettre qu'elle adressait à son amie, le lendemain du jour où M. Récarnier avait dû déposer son bilan, la charmante Juliette se trouva réduite à la position la plus modeste.

Genève, 17 novembre 1806.

« Ah! ma chère Juliette, quelle douleur j'ai éprouvée à l'affreuse nouvelle que je reçois! que je maudis l'exil qui ne me permet pas d'être auprès de vous, de vous serrer contre mon cœur!

» Vous avez perdu tout ce qui tient à la facilité, à l'agrément de la vie, mais s'il était possible d'être plus aimée, plus intéressante que vous ne l'étiez, c'est ce qui vous serait arrivé. Je vais écrire à M. Récarnier, que je plains et que je respecte. Mais, dites-moi, serait-ce un rêve que l'espérance de vous recevoir ici cet hiver? Si vous vouliez, trois mois passés dans un cercle où vous seriez passionnément soignée?... Mais à Paris aussi, vous inspirez ce sentiment. Enfin, au moins à Lyon où jusqu'à mes quarante lieues, j'irai pour vous voir, pour vous embrasser, pour vous dire que je me suis senti pour vous plus de tendresse que pour aucune femme que j'aie jamais connue. Je ne sais rien vous dire comme consolation, si ce n'est que vous serez aimée et considérée plus que jamais, et que les admirables traits de votre générosité et de votre bienfaisance seront connus malgré vous par ce malheur, comme ils ne l'auraient jamais été sans lui.

» Certainement en comparant votre situation à ce qu'elle était, vous avez perdu; mais s'il m'était pos-

sible d'envier ce que j'aime, je donnerais bien tout ce que je suis pour être vous. Beauté sans égale en Europe, réputation sans tache, caractère fier et généreux, quelle fortune de bonheur encore dans cette triste vie où l'on marche si dépouillé! Chère Juliette, que notre amitié se resserre, que ce ne soit plus simplement des services généreux, qui sont tous venus de vous, mais une correspondance suivie, un besoin réciproque de se confier ses pensées, une vie ensemble. Chère Juliette, c'est vous qui me ferez revenir à Paris. (1) Vous, vous serez toujours une personne toute puissante, et nous nous verrons tous les jours, et comme vous êtes plus jeune que moi, vous me fermerez les yeux, et mes enfants seront vos amis. Ma fille a pleuré ce matin de mes larmes et des vôtres. Chère Juliette, ce luxe qui vous entourait, c'est nous qui en avons joui, votre fortune a été la nôtre, et je me sens ruinée parce que vous n'êtes plus riche. Croyez-moi, il reste du bonheur quand on sait se faire aimer ainsi. Matthieu m'écrit sur vous une lettre bien touchante. Chère amie, que votre cœur soit calme au milieu de ces douleurs; hélas! ni la mort, ni l'indifférence de vos amis ne vous menacent, et voilà les blessures éternelles. Adieu, cher ange, adieu. J'embrasse avec respect votre visage charmant.

» NECKER DE STAEL-HOLSTEIN. »

Cette lettre, si bonne et si délicate, honore infiniment le cœur de Corinne, et cette fois-ci, la sibylle fut douée de prophétie. Elle avait vu juste: la considération dont jouissait madame Récarnier tenait à d'autres causes qu'à la fortune, et en la perdant, elle ne perdit pas le rang qu'elle occupait. Le courage sans ostentation, la dignité naturelle qu'elle montra dans cette occasion pénible, lui attachèrent plus fortement ses amis, et lui en firent acquérir de nouveaux.

Son affection pour madame de Staël, qui fut sans orage, ne fut pas sans douleur. L'Empereur en fut offensé; et un nouveau décret d'exil bannit madame Récarnier de Paris; elle se réfugia à Lyon, où elle devint bientôt le centre d'une société choisie et brillante. Ce fut là qu'elle connut le philosophe Ballanche, à qui elle eut la gloire d'inspirer la plus pure et la plus vive amitié. Ballanche a été un des prosateurs les plus éminents de ce siècle; philosophe chrétien, il mit dans ses écrits les trésors d'une âme angélique, renfermée dans l'enveloppe la plus disgraciée, et cette âme trouva dans celle de Juliette un doux et fidèle écho (2). Du jour où il la vit, son cœur fut enchaîné; il lui appartint tout entier; il lui écrivait: « Permettez-moi, à votre égard, les sentiments d'un frère pour sa sœur. J'aspire après l'instant où je pourrai vous offrir, avec ce sentiment fraternel, l'hommage du peu que je puis. Mon dévouement sera entier et sans réserve. Je voudrais votre bonheur aux dépens du mien; il y a justice à cela, car vous valez mieux que moi. »

Dans une autre lettre il lui dit, en parlant du besoin de dévouement que toujours elle avait ressenti:

« Vous étiez primitivement une Antigone, dont on

(1) Madame de Staël, par la volonté de l'Empereur, était exilée à quarante lieues de Paris.

(2) Ballanche a écrit *Antigone*, — *la Vision d'Hébal*, — *l'Homme sans nom*, — *la Palingénésie sociale*, etc.

a voulu, à toute force, faire une Armide. On y a mal réussi : nul ne peut mentir à sa propre nature. »

Et ailleurs :

« Ce qu'il y a de séparé dans votre existence n'est pas ce qui vous eût le mieux convenu, si vous en aviez eu le choix. Le phénix, oiseau merveilleux, mais solitaire, s'ennuyait beaucoup, dit-on. Il se nourrissait de parfums et vivait dans la région la plus pure de l'air, et sa brillante existence se terminait sur un bûcher de bois odoriférant, dont le soleil allumait la flamme.... Je ne veux point vous faire meilleure que vous n'êtes : l'impression que vous produisez, vous la sentez vous-même; vous vous enivrez des parfums que l'on brûle à vos pieds. Vous êtes ange en beaucoup de choses, vous êtes femme en quelques-unes. »

On voit que le philosophe de Lyon partageait, sur le sort de sa jeune amie, les craintes du duc de Montmorency. Cette coquetterie du cœur, ce besoin d'hommage est, en effet, le seul tort que l'on puisse reprocher à madame Récamier, et elle-même s'en inquiétait à la fin de sa vie. En dépit de ces préoccupations, l'affection de Ballanche dura autant que ses jours.

La Restauration ramena madame Récamier à Paris, et un nouvel ami, plus cher, plus intime que les autres, M. de Châteaubriand, vint prendre alors dans son cœur et dans son existence une place que nul ne lui disputa. Elle avait besoin de consolation, car l'année 1817 venait de lui enlever madame de Staël : avec elle demeura ensevelie la première partie de la vie de madame Récamier : Châteaubriand occupa la seconde.

Elle ouvrit son salon, et hommes d'État, savants, gens de lettres, se disputèrent l'honneur d'y paraître. Ce fut pendant trente-cinq ans une réunion exquise, littéraire, polie, qui rappelait les élégantes traditions d'autrefois, en accueillant toutefois les talents nouveaux, et l'Abbaye-aux-Bois eut une célébrité aussi grande et plus pure que les salons de madame Geoffrin ou de mademoiselle de Lespinasse. Tous étaient bien reçus, appréciés, estimés, mais Châteaubriand dominait à la fois par l'autorité du génie, et par l'ascendant d'une exclusive amitié.

« Dès l'instant que M. de Châteaubriand eut été introduit dans la société de madame Récamier, l'apparition de ce *roi de l'intelligence*, ainsi que le qualifiait M. Ballanche dans les inquiétudes de son amitié, eut pour résultat de lui donner sur ce théâtre intime la place prépondérante que son génie lui assurait partout. Avec le besoin de dévouement qui remplissait l'âme de madame Récamier, dévouement qu'elle portait dans toutes ses affections, et dont elle avait donné des preuves si touchantes à madame de Staël, on comprendra facilement qu'à dater de cette époque, et toutes les fois que M. de Châteaubriand quitta Paris, l'intérêt de la vie dut se concentrer, pour la belle recluse de l'Abbaye-aux-Bois, dans la correspondance de l'ami qui, par son caractère agité, la disposition mélancolique de son imagination et les vicissitudes de son existence, excitait sans cesse chez elle l'inquiétude et la perplexité. Il est certain que l'enthousiaste amitié que madame Récamier voua à M. de Châteaubriand mit souvent beaucoup de trouble dans son âme. Ses efforts constants, sa préoccupation journalière, avaient pour but de calmer, d'a-

paier, d'adoucir en quelque sorte l'irritation, les orages, les susceptibilités d'une nature noble, généreuse, mais personnelle, et que l'admiration du public avait trop occupée d'elle-même. »

Les lettres de Châteaubriand à madame Récamier ressemblent à un vent d'orage qui apporte parfois de doux parfums, mais qui désole et ravage. Cependant, elle fut fidèle à cette amitié comme à toutes les autres, et quelque difficile qu'eût été cet attachement, il survécut à tous, et la consola de ce qu'elle avait perdu; car madame Récamier eut le malheur de voir mourir les amis de son âge. Madame de Staël, madame de Chevreuse, Matthieu de Montmorency, Ballanche, le duc de Laval, la précédèrent au tombeau; Châteaubriand restait seul de cette génération. Tous les jours, à la même heure, le domestique annonçait, comme à l'époque heureuse de leur vie : *Monsieur le Vicomte!* et déposait le vieillard malade en présence de son amie qui ne pouvait le voir, car elle était presque aveugle; il ne pouvait lui parler, car il avait perdu la parole : ils restaient ainsi, recueillis en eux-mêmes, et se comprenant par une mystérieuse communication. Telles furent les dernières années de madame Récamier, mélancoliques comme l'est toujours la vieillesse, et plus tristes encore pour elle, si isolée dans sa vie brillante. Elle survécut de deux ans à son illustre ami, et fut rapidement enlevée au milieu de nos troubles politiques. Sa mort cependant fut remarquée : l'académie de Lyon mit son éloge au concours, et, après dix ans de travail, la plume de sa fille d'adoption vient de publier l'intéressant travail dont nous avons donné une très-faible analyse.

Cette analyse servira à faire connaître un peu à nos lectrices une femme qui a tenu une place si distinguée dans le monde intellectuel de notre temps; mais concluront-elles de ceci que la vie de madame Récamier ait été heureuse et enviable? Nous espérons que non. Une mère de famille, appui, conseil, guide de tous les siens, nous semble plus heureuse que la charmante Juliette; plus heureuse encore est la femme chrétienne, qui a su mépriser le monde et dédaigner les triomphes de l'orgueil, qui a offert à Dieu le meilleur de son cœur, et qui aurait su repousser d'une âme ferme et seraine ces hommages idolâtres qui ne sont pas dus à la créature. Plus heureuse mille fois la chaste épouse, la mère dévouée, la sainte religieuse, plus heureuse enfin la femme qui a donné à ses facultés un but légitime, qui a trouvé un devoir pour alimenter en elle le feu des saintes affections! Madame Récamier a été aussi pure que belle, mais au-dessus de la vertu fière qui triomphe, se place la vertu humble qui fuit le péril, et qui combat le désir de plaire et le besoin de briller. Un spirituel auteur a dit, en parlant de celle qui nous occupe : « Elle aurait pu être sainte avec les efforts qu'il lui fallût pour rester pure. »

Nous parlerons, dans un prochain numéro, d'une autre femme qui, elle aussi, a exercé un grand rayonnement sur ceux qui l'entouraient, de madame Swetchine.

M. B.

Chants populaires des Flamands de France

RECUEILLIS ET PUBLIÉS

AVEC LES MÉLODIES ORIGINALES

Une traduction française et des notes

Par M. Ed. DE COUSSEMAKER (1).



La langue flamande, que l'on méprise fort en France, est cependant (et nous parlons en connaissance de cause) une des plus anciennes, des plus riches et des plus nobles de l'Europe. Elle a eu dans le moyen âge une littérature féconde et brillante; elle est parlée encore, non-seulement en Belgique, mais dans une partie (et ce n'est pas la moins intelligente) du département du Nord. Depuis Bailleul jusqu'à Dunkerque, tout le monde parle flamand; dans les villes, on parle aussi français, et peut-être étonnerons-nous nos lectrices en disant que la langue flamande compte des écrivains très-distingués, tels que : Conscience, Van Duijze, Willems et bien d'autres. Mais le recueil qui nous occupe ne retrace rien de moderne; l'auteur, musicien aussi habile que littérateur distingué, avait été frappé dès son enfance de la mélodie de quelques airs populaires que chantaient les servantes, les dentellières, les paysans à la charrue, les marins au cabestan. Il nota les airs, il recueillit les paroles. Encouragé par de premières et précieuses découvertes, il alla à la recherche de ces vieux *Noëls*, de ces *ballades*, de ces *rondes* que dans les villes de Flandre les enfants chantent en les accompagnant de gestes animés; il conserva ces reliques du passé, confiées pour la plupart à la mémoire du peuple: pour les chercher, il alla dans les tavernes où les ouvriers en gaieté chantaient les chansons de leurs ancêtres; sur les places publiques, où des rapodes étalent un grand tableau et chantaient d'anciennes ballades; au foyer des vieilles femmes, fileuses ou dentellières, qui se souviennent des airs qu'on chantait dans leur jeunesse, et les entonnent d'une voix chevrotante; dans les fermes, où quelque vieux laboureur a conservé les traditions locales; dans les pauvres maisons des marins, qui chantent encore la gloire de Jean-Bart et des hardis *coursiers*, redoutables à l'Angleterre. Déjà, M. de la Villemarqué pour la Bretagne, Walter Scott pour l'Ecosse, Herder et Gœrres pour l'Allemagne, M. Fauriel pour la Grèce, Willems pour la Belgique, Alberdyck Thym pour la Hollande, avaient fait ce même travail que M. de Coussemaker a entrepris pour la Flandre, mais il nous semble que son recueil, qui réunit musique, texte original, traduction et notes, est un modèle achevé. Dans ces traditions populaires, l'historien trouve des documents utiles; le peintre de mœurs, des détails pleins d'intérêt et de caractère; le poète, des sources fraîches et neuves, qu'aucune prétention, qu'aucun système n'est venu gâter. On trouve de tout dans cette chaîne traditionnelle de chants et de poésies: la foi naïve du peuple, ses amusements, ses jeux, ses peines, le sou-

venir des princes qu'il a aimés, celui des tyrans dont il a détesté l'oppression, et plus encore, enveloppées sous un langage comparative moderne, les traditions païennes, druidiques: celles des Gaulois, celles des Romains, celles des Francs, celles des Scandinaves, et les *Scaldes* de nos jours chantent parfois des vers mystérieux dont le sens est perdu pour eux. Ainsi, les paysans bretons attribuent une vertu magique aux noms du roi Arihur et de ses chevaliers; ils ont oublié quel était ce roi, mais ils savent encore qu'il était puissant, et son nom les fait trembler. Nos enfants de Flandre chantent une chanson sur la vertu des nombres, qui paraît dérivée des mystères druidiques, mais elle n'a plus de sens pour eux. Il y a peu d'années, lorsqu'une jeune fille mourait, ses compagnes chantaient près de son tombeau un air très-ancien, qu'elles accompagnaient d'une danse rythmique et animée: air, paroles et danse étaient purement germaniques; ainsi chantaient et dansaient les vierges des tribus germaniques; l'usage avait survécu, mais quatorze siècles avaient englouti la tradition.

M. de Coussemaker a divisé son ouvrage en quinze parties: — *Noëls et cantiques*. — *Chants relatifs à certaines fêtes religieuses*. — *Chants moraux et mystiques*. — *Souvenirs druidiques*. — *Souvenirs Scandinaves*. — *Ballades et légendes*. — *Chants maritimes*. — *Chansons comiques*. — *Chansons de sainte Anne*. — *Rondes*. — *Chants bachiques*. — *Chansons satiriques*. — *Chansons enfantines*. — Ce cadre est vaste et bien rempli. Jugez-en par quelques citations: nous glanerons dans cette riche moisson, et les gerbes sont si épaisses que les épis dérobés ne s'y laisseront pas remarquer.

CHANT DES BERGERS.

« Venez, bergers et bergères, laissez-là vos brebis, allez sans retard adorer le doux Enfant Jésus.

» Celui devant qui tous les esprits célestes se tiennent tremblants de respect; il est là nu entre les animaux. Voyez ce que peut l'amour!

» Allons tous visiter cet enfant si doux, que Marie a mis au monde.

» Doux enfant, né pour nous, en échange de vos larmes et de vos souffrances, je vous donne mon cœur.

» Trois mages, du fond de l'Orient, viennent ici faire leurs offrandes.

» Jésus, au nom si doux, nouvellement né dans une étable, vous êtes notre consolateur et notre bien suprême. »

Ce Noël, si doux et si simple, se chantait autrefois dans l'église, la nuit de Noël, au son des flûtes et des musettes, et parfois les chanteurs étaient habillés en bergers. La foi de nos pères se plaisait à cette représentation naïve.

En voici un autre que l'on chante sur la mélodie du *Veni creator*, et qui est remarquable par son extrême naïveté :

« Bergers, apportez du lait et des douceurs, le cher petit Jésus pleure dans sa couche. Suspendez votre long manteau contre le vent; le père nourricier s'occupe de l'enfant.

» Marie lui donne de la bouillie sucrée et Joseph apporte les langes. Le cher Jésus pleure de soif; sa mère lui donne le sein.

» Le ciel est plein de beaux anges. L'un d'eux berce

(1) Un beau volume, orné de gravures, à Gand, chez Chyselyck, rue des Peignes, 36.

avec Marie, pendant que Joseph lave les langes dans l'étang.

» Il ramasse du bois, il fait du feu, car l'hiver est si froid. Joseph est tout joyeux de voir que l'enfant ne crie plus.

» Dors, Jésus, dors, Emmanuel, dors, roi d'Israël. Des milliers d'âmes se réjouissent de ta naissance.

» Le bon Dieu, à la porte du ciel, n'est plus en colère contre nous. Car Jésus apporte la branche d'olivier; un enfant nous apporte la paix.

» Sur le visage de Jésus naît un sourire qui fait vivre mon âme. N'appelons plus ce séjour Bethléem : cette étable est le ciel. »

Voici une chanson qui rappelle le souvenir de quelque barbarie féodale.

HAL' EWYN ET LE PETIT ENFANT.

« Un enfant, un enfant, un tout petit enfant, un enfant de sept ans était entré dans le parc du roi, peuplé de petits lapins.

» Un enfant, un enfant, un tout petit enfant, et cet enfant avait un petit arc, et ce petit arc était tendu; il tua le plus joli petit lapin qui fût dans le parc.

» — Seigneur, seigneur, roi de forêts et de châteaux, votre petit enfant doit être pendu; il doit être pendu à l'arbre le plus haut qui se trouve dans le parc.

» — O roi, ô roi Hallelwyn, laissez mon petit enfant vivre encore. J'ai sept belles jeunes filles à la maison; les voulez-vous? je vous les donnerai.

» — Vos sept filles, je n'en veux pas; votre petit enfant doit être pendu; il doit être pendu à l'arbre le plus haut qui se trouve dans le parc.

» Au premier échelon de l'échelle que l'enfant monta, il regarda souvent en arrière, s'il ne voyait pas sa mère de loin, et bientôt il la vit approcher.

» — Chère mère, dit-il, ma mère à moi, votre petit enfant doit être pendu; si vous aviez tardé une heure, j'aurais déjà perdu ma jeune vie.

» Au deuxième échelon de l'échelle que l'enfant monta, il regarda souvent en arrière, s'il ne voyait pas son père de loin, et il le vit approcher.

» — Cher père, dit-il, mon père à moi, votre petit enfant doit être pendu; si vous aviez tardé encore trois quarts d'heure, j'aurais déjà perdu ma jeune vie.

» Au troisième échelon de l'échelle que l'enfant monta, il regarda souvent en arrière, s'il ne voyait pas son frère de loin, et bientôt il le vit approcher.

» — Cher frère, dit-il, mon frère à moi, votre petit frère doit être pendu; si vous aviez tardé encore une demi-heure, j'aurais déjà perdu ma jeune vie.

» Au quatrième échelon que l'enfant monta, il regarda souvent en arrière, s'il ne voyait pas sa sœur approcher, et bientôt il la vit de loin.

» — Chère sœur, dit-il, ma sœur à moi, votre petit frère doit être pendu; si vous aviez tardé un quart d'heure, j'aurais déjà perdu ma jeune vie.

» Au cinquième échelon de l'échelle que l'enfant monta, il regarda souvent en arrière, et il vit venir Marie; il allait pour la saluer et sa parole était au moment de sortir de sa bouche que sa tête tomba devant ses pieds. »

Cette pièce, très-populaire, se chante sur une mélodie qui a un caractère marqué d'antiquité; on croit pouvoir la faire remonter aux Scandinaves, mais le texte, en passant par tant de bouches, s'est corrompu.

Une ballade bretonne, citée par M. de La Villemarqué et appelée *le Page de Louis XI*, reproduit à peu près les paroles plaintives de l'enfant condamné à mort; seulement, le drame est plus complet et la chanson plus savante et plus longue.

Voici une autre ballade qu'on trouve également, mais plus complète, en Écosse et en Bretagne.

JEANNE.

« — Ah! Jeanne, disait-il, Jeanne, pourquoi ne chantes-tu pas? — Eh! que chanterai-je, dit-elle, dans trois jours, je ne serai plus.

» Jeanne était à peine en terre, Jean se maria à une autre femme. Et celle-ci donna des coups aux enfants, en disant : — Pourquoi n'allez-vous pas chercher votre pain?

» Le lendemain, à neuf heures, on vit aller les trois petits enfants vers le tombeau de leur mère, et s'y arrêter tous les trois.

» Ils prièrent beaucoup et se mirent à genoux, et sur la prière qu'ils y firent, la tombe s'ouvrit en trois endroits.

» Elle prit son deuxième enfant et le plaça sur ses genoux, et elle prit son plus jeune et le porta à son sein.

» Et elle lui donna son lait, comme font les mères chastes : — Ah! enfants, dit-elle, enfants, que fait votre père à la maison?

« — Ah! mère, dirent-ils, mère, notre faim est bien grande. Levez-vous et venez avec nous, nous irons ensemble mendier notre pain.

« — Ah! enfants, dit-elle, enfants, je ne puis vraiment me relever; mon corps est couché sous terre; c'est mon âme que vous voyez ici. »

Pendant les belles soirées d'été, on voit souvent à Dunkerque, à Bergues, à Bailleul, des troupes d'enfants tresser une couronne de roses, ils la suspendent au milieu de la rue, et au-dessous, ils forment des rondes en chantant d'anciennes chansons, telles que celle-ci :

« Jeune fille, conserve ce ruban de pourpre; il doit être porté par toi dans la danse des jeunes vierges, dont la danse est si belle. Qui veut danser à la viole, d'une façon gentille? Jeune fille, conserve ta couronne; c'est par toi qu'elle doit être portée. »

On voit que les usages du Nord ne manquent pas de poésie. Les Flamands, ce peuple vaillant, industrieux, plein d'aptitude pour les arts, ne sont pas appréciés peut-être à leur juste valeur; il semble que la prose et la matière aient élu domicile chez eux, mais depuis quelques années, ils ont trouvé des vengeurs parmi les écrivains de leur race, qui ont révélé à l'Europe combien cette nation est accessible aux jouissances intellectuelles, aux beautés de l'harmonie, de la peinture, combien elle garde avec un religieux respect et sa foi et les traditions glorieuses de son passé. Le livre de M. de Coussemaker, si curieux, si intéressant, en rassemblant tant d'inspirations ingénues, a jeté un nouveau jour sur les mœurs et les habitudes des Flamands, et l'auteur, en payant sa dette à son pays, est venu apporter les plus précieux documents sur les origines des nations, et sur les littératures comparées des divers peuples.

M. B.

Littérature Etrangère.

THE RAPIDS.

—o—o—o—

Faintly as tolls the evening chime,
Our voices keep tune, and our oars keep time.
Soon as the woods on shore look dim
We'll sing at Saint Ann's our parting hymn.
Row, brothers, row, the stream runs fast,
The Rapids are near, and the day light's past.

Why should we yet our sails unfurl?
There is not a breath the blue wave to curl.
But, when the wind blows off the shore,
Oh! sweetly we'll rest on our weary oar,
Blow, breezes, blow the stream runs fast,
The Rapids are near, and the day light's past.

Utawas' tide! this trembling moon
Shall see us float over thy surges soon,
Saint of this green isle! hear our prayers,
Oh! grant us cool heavens and favouring airs.
Blow, breezes, blow, the stream runs fast,
The Rapids are near, and the day light's past.

THOMAS MOORE.

LES RAPIDES (1)

CHANT DU BATELIER CANADIEN

Tandis que l'harmonie du soir retentit doucement, unissons nos voix en chœur et balançons nos rames en cadence. Aussitôt que les bois s'obscurciront sur le rivage, nous chanterons à sainte Anne (2) notre hymne de départ. Ramons, frères, ramons; le courant est fort, les Rapides sont tout près, et voilà le jour tombé.

Pourquoi dépioierions-nous nos voiles? Pas un souffle ne ride le flot bleu. Si le vent nous arrivait du rivage, oh! nous pourrions tranquillement nous reposer sur notre rame fatiguée. Soufflez, brises, soufflez; le courant est fort, les Rapides sont tout près, et voilà le jour tombé.

Flots de l'Utawas! cette lune à la lucur tremblante nous verra bientôt balancés sur votre surface agitée. Sainte de cette île verte, écoute nos prières! Oh! accorde-nous un ciel calme, un vent favorable. Soufflez, brises, soufflez; le courant est fort, les Rapides sont tout près, et voilà le jour tombé.

M^{lle} ANÉLIE DESPREZ.

(1) On appelle Rapides les endroits d'un fleuve où, par la rapidité excessive du courant, la navigation est dangereuse.

(2) Dans une petite île du Saint-Laurent se trouve une chapelle dédiée à sainte Anne.

SOUVENIRS D'UNE VIEILLE FEMME (1)

UN SONGE.

Ceux qui ont traversé les révolutions, savent que ces grandes secousses politiques se font sentir jusque dans les plus humbles demeures : ici, elles apportent la ruine; ailleurs, elles ouvrent une carrière plus

ou moins brillante, qu'une autre révolution ferme souvent au moment où la fortune semblait prête à répandre toutes ses faveurs. Notre famille avait éprouvé l'effet de ces grandes crises, et mon père, qui devait être architecte comme mon grand-père, était entré au service en 1792. — Homme instruit, homme d'esprit et de cœur, j'ose le dire, il tarda peu à devenir, de simple soldat volontaire, officier du génie. En 1807, il avait passé du poste de comman-

(1) La reproduction de cet article est interdite.

dant de place à Osnabrück au service du prince Jérôme Napoléon, roi de Westphalie. Le roi l'avait bientôt distingué, et mon père, lieutenant-colonel du génie westphalien, était depuis trois ans chef du personnel au ministère de la guerre. — Cette position, qui s'annonçait comme devant être stable, lui permettait d'appeler près de lui sa femme et sa fille, dont les hasards de la guerre l'avaient tenu éloigné depuis tant d'années. C'était donc en Westphalie que nous devions nous rendre à notre retour de Bretagne. J'étais ravie à l'idée de ce grand voyage; ma mère vénérée y voyait l'absence de la patrie, un exil, volontaire sans doute, mais qui pouvait se prolonger pendant bien des années. A seize ans, l'avenir déjà si brillant par lui-même, se trouvait encore pour moi embelli de tout ce que mon imagination pouvait rêver de joies de la réunion avec mon père, et des plaisirs encore inconnus au milieu desquels allait me placer le rang que nous étions appelés à tenir sur la terre étrangère.

Jusqu'à ce jour, j'avais vécu au sein de la plus stricte économie, aussi étais-je enchantée d'avoir à faire des emplettes de toilette, de parure même, et, follement, je m'estimais beaucoup plus, depuis que tant de jolies choses étaient accordées à ma vanité.

Le voyage fut long, car en ce temps-là on n'avait que les lourdes diligences. Disposée comme je l'étais à la gaieté, je m'amusai infiniment des changements qui eurent lieu en route, parmi les voyageurs se renouvelant sans cesse. Nous devions nous arrêter à Mayence, où mon père avait promis de venir nous chercher. Ma mère et moi nous aurions passé tristement nos journées à l'hôtel, si madame de B., qui avait fait route avec nous depuis Metz et qui m'avait prise en amitié, n'avait déclaré qu'elle resterait à Mayence aussi longtemps que nous. Elle offrit de nous servir de cicérone pour voir les environs, et avec elle nous allâmes visiter les bords du *Vater Rhein*, comme disent les Allemands, Wiesbaden et la chambre mortuaire du cimetière de Mayence. Dans cette chambre, les morts sont conservés pendant trois jours; le cercueil reste découvert, et à chaque doigt de chaque main sont placés des espèces de dés surmontés de fils de fer, qui vont tous aboutir à un cordon de sonnette. Ce mécanisme est si mobile, que le plus léger mouvement suffirait pour mettre la sonnette en branle, s'il n'y avait que léthargie; mais ce fait n'arrive pas une fois en deux ou trois cents ans, et les gardiens ne pouvaient nous dire que, de mémoire d'homme, aucun d'entre eux eût jamais été appelé par le mouvement de la sonnette. Depuis les conquêtes des Français en Allemagne cet usage était tombé en désuétude. J'ignore s'il a été rétabli depuis.

Ce fut dans le beau parc de Wiesbaden que pour la première fois, je pris une idée du flegme germanique. Nous nous y étions rendus un dimanche; pendant que les papas fumant tranquillement leurs pipes, et les mamans vidant doucement leurs verres de bière, entouraient des guéridons placés sur la pelouse et sous la feuillée, les jeunes gens et les jeunes filles dansaient, d'un air sérieux, soit une écossaise, soit une valse au mouvement lent et cadencé. Ce tableau était vraiment joli, et digne de Téniers. Mais ce qui me charmait toujours, c'était la vue du Rhin; nous sommes restés souvent, par un beau coucher du soleil, debout sur le pont de bateaux en contemplation de-

vant les bords du fleuve majestueux, que variel l'aspect des bois, des rochers et des ruines.

Une lettre de mon père arriva, et nous apprit qu'il ne pouvait venir au-devant de nous; il fallait donc achever seules le voyage à travers un pays dont nous ignorions la langue. Heureusement madame de B. se rendait avec nous à Hesse-Cassel.

Nous vîmes en passant la jolie ville de Francfort, toute fleurie, toute verdoyante, car nous étions dans la belle saison. Déjà les sons gutturaux de la langue allemande avaient frappé mon oreille; mais jusqu'alors quelques mots français venaient encore s'y mêler. Maintenant, à mesure que nous avançons, le pur allemand domine seul, et volontiers j'aurais dit avec ce naïf Français, tout émerveillé d'entendre petits et grands enfants parler une langue qui lui était étrangère : *Jusqu'aux enfants au mailloil qui comprennent cet affreux baragouin; est-ce croyable?*

Ce qui surtout me charmait c'étaient les sons du cor de nos postillons; tout en courant à franc étrier, ils faisaient entendre quelques airs populaires, tantôt guerriers, tantôt mélancoliques, et parfois même de graves mélodies empruntées aux célèbres compositeurs allemands, anciens ou modernes. Presque tous étaient bons exécutants. Les Allemands naissent musiciens, et dès lors je pus voir un piano dans la *Wohnstube* de la plus misérable auberge et de la demeure la plus humble. Paysage, costumes, cuisine même, tout était changé, et dans l'intérieur de la diligence je voyais les échantillons de quatre nations différentes : madame de B., qui prétendait être Polonaise, un jeune Allemand, page du roi, enfin un Suédois et un Danois. Il me serait impossible de dire les bons rires qui eurent lieu pendant cette dernière partie du voyage. Tout ce monde-là était jeune et ne demandait qu'à s'amuser. De même que j'avais ignoré longtemps l'amour de la terre natale, de même à cette époque j'ignorais encore l'amour de la patrie. J'entrais donc, sans soucis, sur la terre étrangère, et souvent je m'étonnais des larmes qui brillaient dans les yeux de ma mère.

La ville de Hesse-Cassel est située sur le sommet d'une montagne assez élevée. Pendant que les chevaux gravissaient lentement une côte fort raide, le jeune Allemand me montrait avec une sorte d'orgueil national, et dans le lointain, la statue colossale d'Hercule qui couronne le château d'eau de *Napoleonshoe*: cette statue est visible à huit lieues à la ronde, et, à cette distance, on la prendrait pour celle d'un homme de très-petite taille. — Pourtant, ajoutait le jeune Allemand, dans la massue de l'Hercule, tient à l'aise une table de seize couverts.

Enfin, nous entrâmes dans Cassel; mais il était nuit, et ce fut seulement plus tard que je fis connaissance avec les environs de la ville.

Mon père, qui ne pouvait souffrir de donner en spectacle les émotions de famille, n'était pas venu au-devant de nous à l'arrivée de la diligence; il avait deviné les pleurs, les sanglots de ma mère qui ne ramenait plus auprès de lui que leur fille, et qui avait laissé en France, dans le champ du repos, ses deux fils. François, le méthodique François, élevé par lui-même au grade de valet de chambre de mon père, nous reçut seul, à la descente de la diligence, et, après que nous eûmes pris congé de nos compagnons de

voyage, il nous conduisit à la demeure provisoire dont mon père avait fait choix pour nous trois.

Le lendemain de notre réunion, mon père mettait à ma disposition la somme énorme de cinquante thalers ou deux cents francs, en me disant que je pouvais la dépenser à ma fantaisie, sans en rendre compte à personne. Deux cents francs ! que faire de tant d'argent ? J'apportais de Paris d'assez jolies modes, très-simples, comme il convenait à mon âge, et je n'avais en réalité besoin de rien. Pourtant une multitude de besoins vinrent à éclore ; d'abord, il me fallait de toute nécessité un chapeau de paille d'Italie à la Pamela, et une guirlande de roses blanches pour en entourer la forme. C'était ce qu'il y avait de plus nouveau et de plus en vogue. Il me fallait ensuite une écharpe appelée zéphire ; du tricot de Berlin, dont j'avais entendu parler, pour faire des fichus ; que sais je encore ? Mon père m'autorisa à me faire accompagner par François, et à visiter les marchands de la vieille ville, pendant que ma mère vénérée, fatiguée du voyage, prenait quelque repos. En Allemagne, comme en Angleterre, les jeunes filles jouissent d'une grande liberté ; elles peuvent sortir seules ou accompagnées d'un domestique.

François marchait à côté de moi et non derrière moi, ce qui me dépitait beaucoup. Hélas ! l'orgueil du rang, celui de la richesse (je me croyais riche avec deux cents francs) s'étaient développés aussi rapidement que les champignons par un jour de pluie, chez la jeune fille qui, peu de temps auparavant, devait se servir elle-même.

Après m'être contenue quelque temps, je finis par dire à François, d'un ton assez sec : « Ce n'est pas à côté de moi, c'est derrière moi que vous devez marcher. »

— Mamzelle, répondit François, qui parlait boudet, je suis valet de *sambre* et je ne suis pas laquais (et il regarda d'un air de complaisance son habit noir). *Zuime* bien monsieur, mais monsieur sait bien que je ne monterai *zomais* derrière une voiture.

— A moins que la cravache ne s'en mêle, répondis-je malignement. »

A ces mots, François rougit jusqu'au front. « Le temps de la *cravasse* est passé. Monsieur a pu se permettre ça quelquefois lorsque *z'étais* petit garçon, mais à présent.... » et il se rengorgea.

Rien de noir, rien de vilain, comme la vieille ville aux rues tortueuses, dans laquelle me conduisait François. Toutes les maisons, bâties en pans de bois noircis par les siècles, étaient munies de pignons hauts et pointus, qui semblaient menacer le ciel. Je ne pouvais croire que ce fût là le centre du commerce de Hesse-Cassel ; pas une boutique méritant ce nom, pas le moindre étalage, si ce n'est un lambeau d'étoffe ou un bout de ruban, flottant au gré du vent. A l'intérieur, on trouvait, pour commis-marchands, des juifs aux mains malpropres, à la barbe et à la longue robe sale, qui vous servaient révérencieusement d'un air humble, mais sans se répandre en éloges sur les marchandises qu'ils étalaient devant vous. Dans le nord de l'Europe, les juifs font tous les genres de commerce connus, exercent tous les métiers possibles ; et partout ces pauvres enfants d'Israël, bafoués, conspués, et goivés avec humilité et sans révolte les mauvais traitements dont ils sont l'objet. J'arrivais de France, de Paris, et quoique je n'eusse jamais couru les ma-

gasins, comme font tant de femmes et de jeunes filles, j'en avais cependant assez vu pour rester stupéfaite en présence de ces singuliers marchands. La fumée de tabac, qu'on respirait à plein gosier, acheva de m'inspirer un tel dégoût que je sortis sans rien acheter. Je reprochai à François de ne m'avoir pas conduit de préférence à quelques magasins décorés presque à la Française, et qui se trouvaient à l'entrée de la vieille ville. François répondit que là je paierais tout le double plus cher ; mais peu m'importait : j'avais deux cents francs à dépenser !

A mon retour, je ne possédais plus un seul *heller* (centime). Ma mère me gronda doucement de ma prodigalité, et mon père me dit : « D'ici longtemps, ma fille, je ne te mettrai plus à semblable épreuve. »

Il fallut songer à louer un appartement, à le meubler ; cet appartement fut choisi au premier étage d'une maison où demeurait M. de K^{...}. Ancien chargé d'affaires à la cour de France, M. de K^{...} avait eu souvent l'honneur de voir Marie-Antoinette. Il rappelait avec joie cet heureux temps de sa vie, et ne parlait qu'avec respect et vénération de toute la famille royale. Comme mon père, il avait le ton de la bonne compagnie, et cette déférence à la fois respectueuse et galante pour les femmes, qui est si rare aujourd'hui. C'était avec toute l'indignation que lui inspirait un chaud patriotisme, qu'il avait vu la Hesse, conquise par les Français, devenir le royaume de Westphalie. Il vivait fort retiré, n'admettant chez lui aucun Français et n'allant chez aucun. Mon père seul était excepté de la proscription générale. M. de K^{...} lui savait gré de la justice qu'il avait montrée, dans la formation de l'armée westphalienne, envers les officiers de l'électeur, et l'estimait aussi pour une probité sévère dont rien ne l'avait jamais fait se départir. Ma mère vénérée ne pouvait manquer de plaire à un homme de cette trempe, et, en me voyant encore si simple, si candide en tout ce qui touchait le monde, il me prit en affection. Une fois que nous fûmes devenus ses voisins, il contracta l'habitude de venir, presque chaque soir, me donner une leçon de langue allemande. Sa présence m'était annoncée par un parfum particulier, celui que répandait la poudre blonde à la reine, dont il saupoudrait ses cheveux longs, mêlés de quelques fils d'argent. Encore un peu moqueuse, je riais parfois, en moi-même, de ce vieux garçon, dont la tenue annonçait certaines prétentions ; c'était un petit dédommagement que je me permettais pour me venger de ses leçons d'allemand, qui ne m'amusaient guère. J'avais la présomption de trouver les Hessois très-heureux d'être soumis à la domination des Français, et ceux-ci tout à fait généreux d'avoir bien voulu prendre la peine de les conquérir et de leur apporter les avantages d'une civilisation plus avancée, les grâces et les bonnes manières tout à fait inconnues de ces pauvres Allemands ; aux vaincus il appartenait d'apprendre la langue des vainqueurs ! On est souvent bien impertinent dans la jeunesse : fille, nièce, cousine de militaires et de marins, je n'estimais alors que la gloire des armes ; depuis, j'ai placé bien plus haut les vertus qui distinguent le citoyen.

Heureusement pour moi, je n'avais eu que momentanément à Versailles et en Bretagne, des compagnes de mon âge. Je compris bientôt que, dans ma nouvelle résidence, j'étais destinée à vivre seule, comme

par le passé. Mon père, très-délicat en fait de connaissances nouvelles, craignait avec raison, pour sa fille, la contagion de l'exemple, et, malheureusement, les jeunes Françaises qui se trouvaient à Cassel offraient peu de garanties sous tous les rapports. Les relations établies dans les premiers temps se bornaient donc à trois familles allemandes. La première de ces familles, celle de W^{'''}, faisait partie de l'antique noblesse germanique, et se composait d'un père infirme, d'une mère valétudinaire, et d'une *gnadige Fraulein* (noble demoiselle), qui me paraissait être très-vieille, car elle avait la trentaine; ce qui ne l'empêchait pas de rêver encore un mariage d'inclination. Toute cette famille montrait beaucoup de morgue, excepté envers mon père, ma mère et moi; plus tard elle a fait preuve, envers deux pauvres femmes abandonnées, d'une affection vraie. Quoique dans cette maison les soirées fussent très-sérieuses, j'y allais volontiers, car je sentais que je plaisais à ce pauvre vieillard, à cette mère malade, et que l'estime que l'on portait à mon père rejaillissait sur sa femme et sur sa fille. La seconde famille était celle du vieux général de B^{'''}; il devait à mon père d'avoir vu reconnus ses droits à la retraite; il parlait difficilement le français, aussi que sa fille Mélusine, autre *gnadige Fraulein*, du même âge que mademoiselle de W^{'''}. Enfin, la troisième famille se composait de la veuve d'un évêque de l'Eglise réformée, et de sa fille Charlotte ou Lolotte G^{'''}, qui, elle-même, comptait bon nombre de printemps. J'allais souvent faire la partie du vieux général de B^{'''}, et apprendre avec Lolotte G^{'''} la manière de préparer les multitudes de petits gâteaux dont on vous offre des corbeilles pleines à chaque visite que vous faites dans la journée. Ces personnes, toutes fort estimables, n'étaient pas des plus amusantes; mais mon heureux caractère me faisait accepter joyeusement les faibles distractions que je trouvais chez elles. Je savais, d'ailleurs, que Mélusine de B^{'''} avait promis de me servir de chaperon lorsque s'ouvrirait la saison des bals. La mauvaise santé de ma mère ne lui aurait pas permis de m'accompagner, et mon père était heureux d'avoir trouvé une personne tout à fait digne de protéger une jeune fille à son début dans le monde. Ces bals en perspective me faisaient voir avec grand plaisir la fin de la belle saison.

Grâce à quelques promenades, je connaissais déjà fort bien la haute ville, avec ses rues larges, ses hôtels et ses belles maisons. J'avais pu admirer, de la terrasse de la place Frédéric, un horizon à perte de vue, et le parc, situé dans un vallon vers lequel on descendait par une rampe douce. Mais, ce qui m'avait remplie d'admiration, c'était la vue de la résidence d'été, appelée alors Napoléonshoë. Aucune description ne pourrait rendre la grandeur, la beauté des deux fluvies factices qui descendaient en nappes brillantes du sommet d'une haute montagne, et qui étaient encadrés et bordés de larges tapis de gazon. Des escaliers habilement pratiqués le long de ces tapis de gazon, permettaient aux promeneurs d'aller et venir, soit en montant, soit en descendant; lorsqu'on les regardait du bas de la montagne, on croyait les voir marcher au milieu des eaux. Le château d'eau, qui couronnait le sommet, servait de piédestal à la statue colossale d'Hercule. Ailleurs, c'était un aqueduc rompu, d'où l'eau s'échappait en bouillonnant sur des masses de pierre et de verdure. Ailleurs encore, un jet d'eau

énorme semblait monter jusqu'au ciel, puis il retombait en pluie abondante, que les rayons du soleil faisaient étinceler de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Le château, de construction moderne, attira beaucoup moins mon attention qu'un petit édifice gothique, avec tourelles, pont-levis, oubliettes, tour du nord, du midi, du couchant, du levant, créneaux et machicoulis. Une des aîeules du landgrave dépossédé par les Français avait brodé l'ameublement de la plupart de ces chambres en miniature. Ici, la tenture en tapisserie représentait une chasse; ailleurs, quelqu'un des faits héroïques de la maison régnante; ce qui me charma, surtout, ce fut un petit salon dont la tenture était toute en perles de jais blanc. Le cicérone nous dit que ce petit château avait été plusieurs fois habité par les landgraves; les courtisans étaient alors obligés de revêtir le costume des siècles précédents. Un nain, monté sur une des tourelles, sonnait du cor pour annoncer l'arrivée de chaque visiteur. C'était la première fois que je voyais un vrai manoir gothique portant l'empreinte du temps; mais, comme j'avais lu beaucoup de romans et des descriptions sans nombre de vieux châteaux, je retrouvais avec plaisir, dans cette miniature, quelques-unes de mes anciennes connaissances.

Dans la belle saison, le roi venait souvent passer quelques jours à Napoléonshoë; pendant ce temps, il y avait spectacle tous les jours dans la jolie petite salle, dont les loges, à un seul rang, ne contenaient que de jolies femmes richement parées, et dont le parterre ne présentait à l'œil que les habits tout chamarrés d'argent et d'or des généraux et officiers supérieurs de l'armée. Dans la loge royale se tenaient, derrière leurs majestés, les dames du palais, les aides de camp, les chambellans de service ce jour-là. C'était un beau coup d'œil.

Un jour mon père rentra chez lui avec un air plus soucieux que de coutume; il fut silencieux pendant le repas, et même encore quelque temps après notre réunion au salon.

« Il m'arrive une chose on ne peut plus contrariante, dit-il, enfin; M. le chevalier de C^{'''}, mon chef de bureau, m'a annoncé pour toi, chère amie, et pour notre fille, la visite de la famille de V^{'''}. J'avais espéré, en laissant cette famille de côté, éviter pour Sophie une connaissance peu convenable sous beaucoup de rapports. — Mais Isaure, m'a dit M. le chevalier de C^{'''}, désire si ardemment connaître ma fille, qu'elle a décidé ses parents à cette fausse démarche. Oui, j'en suis contrarié au delà de toute expression. Le père est un homme faible, sans consistance; homme d'esprit du reste. La mère idolâtre sa fille, et ne l'occupe que de toilette. Nous ne pourrions éviter de les voir quelquefois; mais je recommanderai à ma fille de ne point se lier avec Isaure. »

Après avoir un peu hésité, je demandai quelques détails sur cette Isaure, dans laquelle j'aurais voulu trouver une amie de mon âge; car les *gnadige Frauleins* avec lesquelles mon père nous avait mises en relation, et les deux ou trois jeunes femmes françaises dont il nous avait fait faire la connaissance étaient loin de répondre à ce besoin d'épanchements, de causeries intimes qui tourmentent tant les jeunes filles. J'étais restée fidèle à ma Pascaline, avec laquelle j'entretenais une active correspondance; mais une jeune amie présente, et qui aurait pu me donner les ren-

seignements que je désirais obtenir sur une foule de choses, me paraissait être des plus désirables. Mon père répondit brièvement à mes questions, et fit d'Isaure et de sa mère un portrait peu flatté. Il n'avait pu témoigner son mécontentement au chevalier de C^{te}, qui était l'ami et le commensal de cette famille; dans le monde, on est souvent obligé de traiter avec une certaine considération les gens qu'on tient en peu d'estime.

La visite annoncée vint dès le lendemain. M. de V^{te} n'accompagnait pas sa femme et sa fille. Homme de sens et rompu aux usages de la bonne compagnie, il avait compris que mon père se souciait peu de nous faire faire la connaissance de madame et de mademoiselle de V^{te}. Ses représentations à ce sujet, je l'ai su depuis, n'ayant point été écoutées, il s'était contenté de laisser faire.

Ma mère fut digne et froide, mais très-polie cependant. Quant à madame de V^{te} elle se montra fort causante, fort engageante; elle était laide et déjà d'un âge mûr; sa toilette annonçait beaucoup de prétentions et une recherche minutieuse. Isaure, qui était le principal objet de mes observations, avait à peine quinze ans. Elle eût été jolie, si une déviation plus que prononcée dans le regard n'avait ôté leur expression à des traits délicats. Afin de cacher ce défaut, elle tenait toujours les yeux baissés, ce qui lui donnait un air de réserve qui lui séyait à merveille. Madame de V^{te}, en quelques minutes, nous mit au courant des nouvelles de la ville et de la cour. Elle insista vivement pour que ma mère me permit d'accompagner elle et sa fille dans leurs promenades de chaque soir. Ma mère répondit que mon père ne pouvant disposer que de ses soirées, c'était avec lui que nous faisons des promenades; elle reçut d'une manière vague d'autres invitations pressantes de madame de V^{te}, qui m'adressa plusieurs fois la parole de l'air le plus séduisant. Isaure gardait le silence, et je me disais tout bas, touchée de son air modeste: « Je crois que mon père est injuste envers la pauvre petite; il n'aime ni le chevalier de C^{te} ni M. de V^{te}, qui sont d'une opinion politique tout à fait opposée à la sienne. » Et, avec la présomption du jeune âge, je me promettais de faire revenir mon père sur ce que j'appelais ses préventions.

Il exigea que la visite ne fût rendue que juste le huitième jour après celui où on nous l'avait faite. Nous fûmes reçues, ma mère et moi, à bras ouverts, pour ainsi dire. La famille de V^{te} habitait un joli appartement sur la place Frédéric. On nous fit admirer la vue, la

proximité du parc; on nous parla de fêtes, de plaisirs, de parure. Isaure, un peu moins réservée qu'à la première entrevue, me montra ses bijoux, puis me confia tous bas, pendant que nos mères causaient entre elles, qu'elle serait heureuse, bien heureuse, d'avoir une amie de son âge, surtout dans ce pays, où la différence de langage mettait obstacle à toute liaison intime. J'aurais répondu sans hésiter que je voulais être cette amie, si le souvenir de ce qu'avait dit mon père n'avait arrêté mon élan.

Mesdames de V^{te} revinrent, et, cette fois, M. de V^{te} les accompagnait. Il était sous-chef au ministère des finances, et, d'après ce que j'avais pu remarquer, ses appointements devaient suffire à peine aux dépenses de la maison et de la toilette de ces dames. Chez mon père, l'ameublement était simple; chez M. de V^{te} régnait je ne sais quel faux luxe, sous le quel apparaissait la gêne. Ce fut mon père qui me fit faire ces observations, car j'étais trop jeune encore pour les faire de moi-même, puis il me dit: « Ma position au ministère m'a obligé d'accepter une connaissance que je n'aurais pas choisie pour toi; mais, l'année prochaine, j'aurai donné ma démission de chef de division du personnel, et, d'ici là, si je m'aperçois que ta liaison avec Isaure à tère ton bon sens naturel et te met en tête des idées fausses, je romprai brusquement avec cette famille. »

Ainsi, moitié par nécessité de position, moitié par l'effet de cette tendresse paternelle toujours prête à céder aux désirs d'un fille chérie, mes relations avec Isaure devinrent de jour en jour plus fréquentes. Sans être infidèle à mon amitié pour Pascaline, qui tenait toujours dans mon cœur le premier rang, je me mis à aimer sincèrement ma nouvelle amie. Je prenais sa défense auprès de mon père, en l'assurant que sa coquetterie ne lui appartenait pas en propre; qu'elle n'avait pas, comme moi, le bonheur de posséder de sages parents; et j'assurai que nos entretiens éveillaient dans mon esprit des réflexions utiles. Quand on est jeune, on se croit en état de diriger les autres.

L'automne était venu, cependant; puis l'hiver, et la saison des bals avait commencé. Le premier devait avoir lieu chez le ministre de la guerre, et il devait être masqué, afin que le roi, la reine, avec toute leur cour, pussent y assister. Un bal! un grand bal! chez un ministre! Et, pour comble de bonheur, un bal masqué! C'était à en perdre la tête. J'en avais la fièvre d'avance; que serait-ce donc quand le grand jour serait arrivé!

S. ULLIAC TREMADEURE.

LA TOILETTE DE BAL

I

« Eh bien, Emmeline, te décides-tu enfin? Le taffetas blanc avec des géraniums rouges, ou le crêpe rose avec des pâquerettes? Décide-toi si tu peux!

— Décide-toi, c'est facile à dire! Comme si ce n'é-

tait pas une grosse affaire! Toi, Stéphanie, tu n'as pas de peine à te décider: tu es brune comme une Napolitaine; tu prends toujours du blanc, c'est la seule couleur qui t'aille bien, et tu te donnes le plaisir de varier tes fleurs; moi, avec mes cheveux cendrés, mes yeux indécis, mon teint qui n'est ni brun

ni rose, je ne sais pas me décider, parce que tout me va et que rien ne me va... Je ne sais pas si je me fais comprendre? comme disait notre maîtresse de grammaire.

— Va, va, je te comprends, tu voudrais porter un peu de tout.

— Et notre mère ne nous accorde qu'une toilette de soirée par hiver! à nous de la bien choisir et d'en varier la forme; il faut beaucoup de frais d'imagination!

— C'est vrai; pourquoi maman est-elle si sévère?

— Parce que ni elle, ni mon père, ni notre grand-mère n'aiment le monde, et qu'ils regrettent toutes les dépenses qu'on fait pour y aller.

— Maman est si généreuse, pourtant!

— Certes; surtout pour ses pauvres. Mais comme elle calcule pour elle-même!

— J'en ferai autant à son âge; mais, maintenant, une jolie toilette ne me fait pas de peine. Voyons, revenons à nos moutons; blanc ou rose?

— Le rose brunit beaucoup... Le blanc? j'en ai déjà porté... c'est égal, c'est bien joli... le rose aussi est charmant...

— Que tu as peu de caractère! Tirons à la courte-paille.

Les deux sœurs furent interrompues par une femme de chambre qui dit :

« Mademoiselle Leprévost désirerait dire un mot à ces demoiselles.

— Faites entrer, dit Emmeline.

— Quel ennui! elle vient pour quelque loterie!

— Bah! et quand nous prendrions des billets? c'est une si bonne fille! Il ne faut pas la refuser. »

Mademoiselle Leprévost entra au même instant. C'était une de ces personnes dont on se moque d'abord, et qu'on admire ensuite. De la vieille fille, elle avait l'indépendance; de la dévote la simplicité et le dévouement, et elle devait à la nature un entrain, une vivacité sympathiques qui manquaient rarement leur but; car elle ne s'en servait que pour faire le bien. Son costume n'était plus d'aucune mode, et il prêtait à rire; mais, comme elle en riait la première, elle mettait de son côté les railleries. Les pauvres de Paris connaissent ce manteau de soie puce, toujours le même en toute saison; cette robe noire taillée selon la commodité de celle qui la portait; ce chapeau de paille noire, dont les nœuds de velours brun étaient dus à l'inspiration de Nanette, la soubrette, la cuisinière, le *Maitre Jacques* de mademoiselle Leprévost; sous le chapeau un bonnet, léger en été, chaud en hiver, encadrait une figure pâle, fatiguée, mais à laquelle deux grands yeux gris donnaient de l'animation; des cheveux tout à fait blancs formaient des bandeaux fort irréguliers autour d'un front intelligent; peut-être mademoiselle Leprévost avait-elle été belle; mais il y avait longtemps, et elle-même ne s'en souvenait plus.

« Bonjour, mes enfants, dit elle à Emmeline et à Stéphanie, qu'elle traitait familièrement, car elle était liée avec leur mère et leur aïeule, bonjour : je suis sûre que vous allez être mes interprètes auprès de votre chère maman, et qu'elle ne vous refusera pas.

— Vous venez pour une loterie, mademoiselle? dit Stéphanie. Est-ce pour les Petites-Sœurs? pour le Patronage des Filles? pour le Catéchisme de persévérance? pour la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul?

pour le Bon-Pasteur? pour les Églises pauvres? pour la Propagation de la Foi?... »

Mademoiselle Leprévost écoutait patiemment cette énumération, en hochant la tête à chaque nom prononcé.

« Ce sont toutes œuvres excellentes, répondit-elle enfin, et j'espère, mon enfant, que vous y contribuez puisque vous les connaissez si bien. Mais moi, vous le savez, ma dévotion particulière, ce sont les pauvres honteux, et ce Paris en renferme! On ne sait pas tout ce qu'il y a de misères au cinquième, qui, jadis, ont habité le premier; il y a de tout dans les mansardes, petites, de tout : des grands noms, des talents autrefois renommés, des capitalistes, des hommes de génie... tout cela souffrant, et souffrant sans dire mot.

— Et vous avez trouvé une de ces familles malheureuses, chère demoiselle? dit Emmeline avec un accent de sympathie.

— Oui, mon enfant, et bien à plaindre. Deux femmes, une mère et sa fille, logées sous le toit, sans meubles, sans vêtements; ne pouvant se présenter nulle part, faute d'une robe et d'un chapeau; mourant de faim, et, qui pis est, réduites au désespoir; l'âme aussi malade que le corps à force de souffrances et de déceptions. La mère est veuve d'un employé, une pauvre tête qui ne lui a laissé que des dettes; elle a vendu, pour les payer, meubles, bijoux, parures, et, comme elle n'a pu trouver d'occupation, comme elle n'a pas d'amis, le nécessaire a disparu après le superflu. Il ne lui reste rien; et c'est une femme parfaitement élevée, distinguée, l'air digne; sa fille est charmante; elle ne vit que pour sa mère... Elles sont là dans une mansarde, abandonnées de tout le monde; n'ayant gardé de leur ancienne position que la fierté, qui les empêche d'aller tendre la main.

— Elles ne sont pas abandonnées puisque vous vous intéressez à elles.

— Ah! si le pouvoir égalait la bonne volonté! Je voulais parler à votre mère, mes enfants; elle a le cœur et la main toujours ouverts.

— Et que faudrait-il lui demander en votre nom, mademoiselle?

— Un peu d'argent pour acheter à cette pauvre dame quelques vêtements convenables. Si elle était vêtue, je pourrais la placer... J'ai un emploi en vue pour elle; un emploi qu'elle remplirait fort bien, car elle est instruite et intelligente; mais il lui faudrait un costume décent, un peu de linge, un petit trousseau, enfin. Ah! mes chères amies, lorsque je vois des gazes, des rubans, des pompons pour le bal, je voudrais être fée, je convertirais tout cela d'un coup de baguette, en bonnes robes, en bon châles, en chapeaux un peu mieux tournés que le mien pour habiller tant de pauvres personnes qui, faute d'une robe, n'ont pas de place, et, faute de place, n'ont pas de pain...

Pendant qu'elle parlait vivement, Emmeline réfléchissait. C'était une bonne âme, tendre et accessible à la compassion; ses petites vanités de parures n'étaient que fantaisies d'enfant, qui se dissipaient dès que le sérieux de la vie s'offrait à ses yeux. Enfin, rougissant beaucoup, et avec une timidité extrême, elle dit :

« J'ai cent francs qui sont bien à moi, mademoiselle, cela suffirait-il?

— Tes cent francs! ta toilette de bal! » s'écria Stéphanie, effrayée de cette libéralité.

Mademoiselle Leprévost supputait sur ses doigts; enfin, elle s'écria d'un ton de triomphe :

« Certes! je trouverai là-dedans de quoi les habiller toutes deux, et fort proprement.

— En ce cas, mademoiselle, veuillez accepter ceci... »

Et Emmeline, confuse, les yeux baissés, remit à mademoiselle Leprévost cinq pièces d'or, les mêmes qui devaient se convertir en toilette de bal, et dont l'emploi l'avait embarrassée. La difficulté était tranchée désormais.

« Merci, Emmeline, dit mademoiselle Leprévost, en lui serrant la main; ces bonnes dames vont être bien heureuses, et vous serez contente chaque fois que vous penserez à la toilette que vous leur avez sacrifiée; c'est la bonne aumône, celle que l'on prend sur soi.

— Et maman! et grand-maman! que diront-elles? dit Stéphanie.

— Elles ne me blâmeront pas, et si elles me blâmaient, je leur citerais, vois-tu, la fable de La Fontaine :

Puis-je aller autrement que ne va ma famille? »

Stéphanie, qui était toute jeune et un peu frivole, parut touchée cependant :

« Allons, dit-elle, je veux faire aussi quelque chose pour mademoiselle Leprévost. J'ai un mantelet, une robe et deux chapeaux que je ne porte plus; je vous les enverrai, mademoiselle.

— Vos protégées seront superbes, dit gaiement la vieille fille. La bonne Providence ne nous a pas fait défaut, pas plus cette fois-ci qu'en mille autres occasions. Du reste, mes enfants, je réclame la préférence pour les vieux chapeaux; j'ai à coiffer beaucoup de têtes qui ont porté jadis des plumes et des fleurs, et qui, maintenant, ne peuvent pas acheter un chapeau de cent sous. O Paris! Paris! que de misères! »

II

Deux ans s'étaient écoulés : l'aimable Emmeline allait se marier, et elle avait passé toute la journée, avec sa mère, à faire les emplettes indispensables; fatiguée de courses, elle était assise le soir au salon, avec ses deux mères et Stéphanie, qui examinait d'un oeil ravi des dentelles et des broderies qu'on venait d'apporter. Emmeline, silencieuse, pensait aux graves devoirs et au saint bonheur qui se préparait pour elle, et son imagination errait bien loin de ses parures de fiancée, auxquelles elle n'avait apporté que l'attention la plus indispensable. On sonna :

« Ce sont les robes! » s'écria Stéphanie enchantée, en courant vers l'antichambre.

Elle revint désappointée, tenant à la main un petit carton :

« Une enfant vient d'apporter cela; c'est très-léger.

— Léger sans être vide, j'espère, dit madame Valin, la grand-mère des jeunes filles. »

Et elle dénoua les rubans qui le liait. Le carton renfermait une parure de marguerites en fleurs artificielles, d'une beauté et d'une vérité exquises. Une lettre était posée au milieu de la guirlande et portait

pour suscription : *A Mademoiselle Emmeline d'Aumont.*

« Ouvrez, ma fille, dit madame d'Aumont avec un sourire indulgent. »

Emmeline courut à la signature, et s'écria :

« C'est un nom inconnu : Mélanie Enguerrand, veuve Desportes. Qui est-ce donc? »

— Lisez, mon enfant, nous le saurons. »

La jeune fille obéit et lut :

« Mademoiselle,

« Peut-être, dans une vie toute consacrée au bien, ne vous souvenez-vous plus d'une large aumône que vous avez faite, il y a peu d'années, par les mains de la bonne mademoiselle Leprévost, à une veuve sans ressources, et réduite aux dernières extrémités de la misère. Cette pauvre veuve c'était moi, et je viens vous remercier en mon nom et au nom de ma fille, que vous avez sauvée de la mort. Vous comprendrez plus tard ce que le cœur d'une mère peut renfermer de reconnaissance pour la bienfaitrice de son enfant. Nous étions misérables et délaissés; le désespoir rongait mon âme et me poussait à des projets funestes; plus d'une fois je m'étais demandé s'il ne valait pas mieux échapper par une mort volontaire à cette existence de douleur; il me semblait que le suicide m'eût vengée de tant d'amis oubliés, de tant de protégés ingrats. Je désespérais du monde et de Dieu; j'écartais les tentations de la souffrance et de l'orgueil, quand votre don vint tomber, comme une rosée du ciel, sur les blessures de mon cœur. Je me rattachai à la vie et je revins à Dieu. Avec cet argent produit, je l'ai su depuis, par un généreux sacrifice, j'achetai pour ma fille et pour moi des vêtements décents, et je pus me présenter dans une maison où mademoiselle Leprévost m'appuya de sa puissante recommandation. J'obtins l'emploi de caissière dans un grand magasin de fleurs, ma fille y fut employée également, et son talent, son bon goût, lui assurèrent une existence honnête. Nous sommes heureuses, grâce à vous, mademoiselle; nous vivons d'une vie paisible et occupée; l'avenir ne m'inquiète plus, car reconnaissant la main de la Providence dans le secours que vous m'avez envoyé, je remets à cette Providence céleste toutes mes sollicitudes maternelles. Chaque jour, ma Marguerite et moi nous prions pour vous, mais j'ignorais votre nom; Dieu le savait et comprenait mon instantanée prière. Il y a quinze jours, vous êtes venue acheter des fleurs dans le magasin auquel nous sommes attachées; mademoiselle Leprévost s'y trouvait aussi, elle était venue nous voir, et elle me dit, en vous désignant : « — Voici votre bienfaitrice, que vous désirez tant connaître! » Ah! mademoiselle, avec quel amour de mère, osé-je dire, je vous regardai et combien j'appelai les bénédictions divines sur vous et sur les vôtres! En apprenant votre prochain mariage, ma fille s'occupait aussitôt de faire une guirlande de ces fleurs dont elle porte le nom; daignez-vous l'accepter comme un bien faible hommage de notre éternelle gratitude? Tous nos vœux, toutes nos prières seront avec vous le jour de votre union; puis-iez-vous être heureuse et bénie, bénie dans vos enfants, vous qui avez soulagé le cœur brisé d'une mère!

» Croyez, mademoiselle, au respectueux dévouement de votre très-humble servante,

» MÉLANIE ENGUERRAND, VEUVE DESPORTES. »

Emmeline pleurait :

« — C'est trop, maman, c'est trop de reconnaissance pour si peu de chose ! »

— C'est le cœur d'une mère qui parle, répondit madame d'Aumont, je comprends l'excès de sa gratitude.

— Maman, puisqu'on fait tant de bien au prix de si légères privations, tenez, donnez-moi moins de robes, moins de parures ; j'emploierai l'argent que vous vouliez bien y consacrer à aider les pauvres honneux ; mademoiselle Leprévost me les fera connaître.

— Je le veux bien, Emmeline, dit sa mère en lui serrant la main. »

Pendant ce temps, madame Vallin avait pris la lettre et en regardait l'écriture avec beaucoup d'attention :

« — Que dites-vous de cette lettre, chère maman ? dit madame d'Aumont à sa mère.

— Elle me préoccupe autant que vous, mes enfants, mais pour un autre motif, peut-être. Elise, ce nom d'Enguerrand ne vous rappelle-t-il rien ?

— Rien, bonne mère, rien en vérité ; mais vous, le connaissiez-vous ? »

Madame Vallin se recueillit un instant et reprit :

« Vous vous souvenez cependant, ma fille, que votre père n'était qu'un simple expéditionnaire au ministère de l'intérieur, et que ce fut son chef de division, qui, remarquant ses talents et sa conduite, le soutint, le protégea, le fit avancer et fut l'auteur de notre bien-être, celui qui nous donna dans le monde la position que nous occupons.

— Ce chef de division se nommait Enguerrand ! la mémoire de ce nom me revient tout à coup, chère mère !

— Je ne l'avais jamais oublié ; le nom de notre protecteur nous était bien cher ! M. Enguerrand avait une fille que j'ai tout à fait perdue de vue.

— Et vous penseriez ?... »

— Cette idée m'est venue, et voici ce qui confirme mes soupçons : mademoiselle Enguerrand avait pour institutrice une élève d'Ecouen ; or, madame Campan avait mis en honneur dans son pensionnat une certaine écriture mêlée de latarde et d'anglaise... Regardez l'écriture de cette lettre, n'est-ce pas cela tout à fait ? Quel bonheur si, dans la personne que notre bonne Emmeline a obligée, nous retrouvions la fille de notre bienfaiteur !

— Maman, j'irai demain chez madame Desportes et nous aurons les renseignements que vous désirez.

— Ah ! maman, dit Emmeline à son tour, si ce sont les bons Enguerrand, je pourrai voir Marguerite : je l'aime déjà ! »

III

Le lendemain, vers le soir, Emmeline et sa grand-mère attendaient au salon l'heure du dîner, quand madame d'Aumont rentra, accompagnée de deux dames.

« Chère mère, dit-elle, voici madame Desportes, fille de M. Enguerrand ; j'ai été assez heureuse pour la décider à venir dîner avec nous en famille. Et toi, Emmeline, je te présente cette aimable Marguerite que tu aimais déjà avant de la connaître. »

Emmeline sauta au cou de la jeune fille, pendant que son aïeule embrassait avec émotion la mère heureuse et pénétrée. Elle la regardait, et lui dit enfin :

« Comme vous ressembliez à votre père ! je crois le voir encore, et je me souviens, madame, de vous avoir vue enfant, et enfant bien aimable, partageant vos jouets avec mon Elise que j'avais amenée... Que Dieu est bon de nous avoir réunies ainsi !... »

Un attendrissement profond l'interrompit :

« Nous devons ce bonheur à votre Emmeline, dit madame Desportes avec reconnaissance. Sans elle, où serais-je ? où serait ma fille ? Ah ! mademoiselle, permettez-moi de vous embrasser ; je voudrais vous dire... »

Elle ne put achever : pour certains sentiments la parole est impuissante. Mais pour la première fois depuis bien des années, elle se sentait heureuse, car elle avait recouvré des amis et une famille, et elle sentait que désormais Marguerite ne serait pas sans appui sur la terre.

L'aumône d'Emmeline, comme un grain de blé confié au sillon, avait porté une récolte abondante ; mais de tous ses fruits, le plus précieux, ce fut le dégoût qu'elle conçut pour les vaines parures, et la généreuse habitude qu'elle prit de prélever sur les ornements superflus la part de Dieu et des pauvres. Saintement avare pour elle-même des dons de la fortune, elle en fut saintement prodigue pour les autres.

MATHILDE BOURDON.

LE DROIT D'AINESSÉ

Deuxième article.

Saint-Omer, avril, 18...

Me voici dans la maison de mon père, et tant d'événements en si peu de jours font un tel bruit dans ma pauvre tête, qu'il semble que le passé ne soit qu'un rêve, mais un rêve qui tient plus de place dans

ma vie que les réalités... N'ai-je pas lu quelque part que la vie était le rêve d'une ombre ?... mon ombre est lasse de ces rêves, qui passent sans transition des allégresses d'une fête au deuil et à la mort, des airs de danse aux hymnes des funérailles. Oh ! si l'on pouvait s'éveiller de ce mauvais rêve ! je ne sais ce

que j'écris : revenons à ce qui s'est passé ces jours derniers.

Notre voyage s'est fait heureusement ; ma tante était bonne et douce pour moi, mais froide comme toujours ; elle lisait avec attention un nouvel ouvrage de madame Guizot, qui paraissait la préoccuper beaucoup ; moi, accoudée à la portière du coupé, je regardais fuir les paysages, si rians d'abord, aussi longtemps que le chemin longe les bords de la Seine et de l'Oise, et si monotones, souvent si mélancoliques à mesure qu'on se rapproche de l'Artois. Enfin, nous découvrîmes de loin Saint-Omer, avec la flèche de l'église de Notre-Dame, et la tour chancelante de l'abbaye de Saint-Bertin. Mon père nous attendait dans la cour des messageries ; il me reçut dans ses bras, me pressa sur sa poitrine avec une effusion qui provoqua mes larmes. « Ma fille ! ma chère Octavie ! me dit-il, nous tâcherons que tu sois heureuse avec nous... »

Je ne pouvais pas répondre, mais il me comprit néanmoins. Nous montâmes en voiture, on chargea le bagage, et après un court et silencieux trajet, je me trouvai au seuil de la maison paternelle, que je reconnus aussitôt. Ma belle-mère m'attendait : elle m'embrassa d'un air affectueux, et me prenant par la main elle me conduisit au petit salon de famille. Madame Salvien nous avait suivies. Je m'assis, et mon père m'amena aussitôt une belle petite fille, en me disant : « Voilà Francine. — C'est toi qui es ma grande sœur ? » ajouta-t-elle en me regardant de toute la fixité curieuse de ses grands yeux bruns. Je l'embrassai, et ma belle-mère, me montrant du geste un berceau où je voyais dans l'ombre une petite forme blanche et ronde, ajouta : « Encore une présentation ! voilà Edmond, ma chère Octavie ! »

Elle avait souri, mais son visage redevenait sérieux comme de coutume, pendant qu'elle disait : « Autrefois, j'aurais eu deux fils à vous présenter, mais le bon Dieu a disposé de mon Ernest... que sa volonté... »

Elle ne put achever, elle aussi pleura et regrette. Mais se surmontant bientôt, elle fit servir le souper, et en fit les honneurs avec beaucoup de politesse et de cordialité. Mon père m'avait fait asseoir à côté de lui, en disant : « Ce sera ta place désormais, Octavie ! » il me regardait avec amitié et moi avec tristesse, car je le trouvais vieilli et changé ; ses cheveux ont blanchi, ses traits si nobles sont altérés par une grande maigreur, il souffre peut-être, mais je voyais que sa volonté domine ses souffrances. Je ne pouvais presque pas manger, et j'essayais de me reconnaître dans la chambre et dans la maison : mes souvenirs d'enfance se réveillaient à la vue des meubles, toujours les mêmes ; je retrouvais ces gravures représentant l'histoire d'Esther et d'Assuérus, que ma mère m'expliquait quand j'étais petite ; la pendule au cadran porté par un nègre, dont la noire figure me faisait peur autrefois ; un petit aboiement joyeux me fit tourner la tête : « C'est Dona ! m'écriai-je. — C'est la petite fille de Dona, première du nom, » répondit mon père. J'avais fait un geste, le petit terrier me léchait la main, et il me semblait revoir celui avec lequel je jouais jadis. « Et moi, ne me reconnaissez-vous pas, mademoiselle ? dit la vieille servante qui donnait les assiettes. — Ma bonne Véronique ! m'écriai-je en l'embrassant. — Là ! j'étais bien sûre qu'elle ne pouvait pas m'avoir ou-

blie ! Je lui ai appris à tricoter et à jouer au bilboquet, dit Véronique avec joie. »

Je me souvins, en effet, qu'autrefois, au jardin, sous une tonnelle de lilas, Véronique m'avait appris à manœuvrer les aiguilles, et à faire des jarrettières, mon chef-d'œuvre, et que le soir, auprès du feu, sur la large pierre du foyer, elle me montrait à renvoyer avec la main une boule d'ivoire, jeu auquel j'étais fort maladroite. Mes souvenirs revenaient en foule ; ils semblaient me faire accueillir dans la maison de mon père, et me dire : « Tu n'es pas étrangère ici ! »

Je paraissais fatiguée, on me fit coucher ; ma petite chambre était toute fraîche et parée, et Francine, qui, avec sa mère, avait voulu m'y conduire, me dit tout bas : « On l'a arrangée pour toi, ma sœur ! — J'espère que vous vous y plairez, Octavie, me dit ma belle-mère ; j'ai mis là ce qui peut vous consoler. »

Elle me montrait la cheminée : le trumeau était orné d'un beau portrait de ma mère, fait, on me l'a dit, l'année de sa mort ; sur le chambranle était une jolie statue de la sainte Vierge...

C'est là que je ferai ma prière... J'étais fatiguée, tout se brouillait dans ma tête, je me couchai et dormis d'un profond sommeil.

Saint-Omer, avril 18...

Nous faisons des visites, on me présente à notre famille, qui est assez étendue, et aux amis, dont le cercle est très-restreint. On me regarde avec une certaine curiosité, mêlée, toutefois, de bienveillance et de bonhomie. « Voilà donc notre petite Parisienne ! disent les vieilles tantes, les vieilles cousines, en relevant leurs lunettes sous leurs bonnets : eh bien ! chère enfant, nous habituerons-nous à Saint-Omer ? oui, oui, on s'y fera ! c'est un si bon pays que notre vieil Artois ! on dit qu'à Paris on n'a ni beurre ni lait !... »

Je rectifie cette calomnie, j'assure que je me plairai bien à Saint-Omer, et on me laisse, on parle d'autre chose. Alors les jeunes cousines m'entreprennent, elles m'interrogent sur les modes de Paris, sur les petits ouvrages dont je m'occupe et me montrent aussi leur broderie ou leur couture. Elles paraissent bonnes et je réponds de mon mieux à leurs témoignages d'amitié. On nous donne beaucoup de grands diners, en l'honneur de madame Salvien, qui nous quitte demain, diners d'une longueur mortelle, et pendant lesquels on s'occupe peu des pauvres jeunes filles... aussi ai-je le temps de penser, de me souvenir et de m'attrister.

Saint-Omer, mai 18...

Ma grand'tante est repartie, et la maison est rentrée dans son calme. Mon père voit ses malades, et souvent, trop souvent, il part dès le matin, et ne rentre que le soir, brisé de fatigue, et la nuit, il veille encore au milieu de ses livres. Ma belle-mère travaille toujours, je ne crois pas qu'il soit possible d'être plus active ; elle aide Véronique, elle travaille à l'aiguille, elle fait lire Francine, elle soigne Edmond, elle suffit à tout, et dès la première heure du jour, je l'entends se lever pour aller à la messe. C'est par là qu'elle prélude à l'incessant labeur de sa journée ; mais parmi ce travail, jamais de gaieté : sa figure pâle et sérieuse ne s'éclaire que lorsque mon père revient, ou lorsque ses enfants la caressent ; encore n'est-ce qu'un rayon pas-

sager, et sa gaieté même n'est jamais rien de plus qu'une sérénité grave. Le mot *se déridier* semble créé pour elle, car elle ne va pas au delà d'un faible sourire. Lorsqu'elle agit, lorsqu'elle travaille, elle paraît préoccupée comme si une pensée triste, une souffrance secrète l'absorbaient, et que sa volonté eût à chaque instant un triomphe à remporter; mais quelle est cette pensée, quelle est cette souffrance? elle n'en dit rien et je n'oserais le demander, je me borne à observer. Parmi cette activité incessante, mon rôle est assez nul, je ne trouve rien à faire, car tout se fait, avec ordre et rapidité; parfois, je berce Edmond, je joue avec Francine, mais, j'ai beau faire, mes jours se traînent... jadis ils s'envolaient!... Ah! je le sens bien, je ne suis plus la première affection de personne... Mon père, quand il rentre, m'embrasse, il caresse les cheveux bruns de Francine, mais ses yeux cherchent sa femme, il la regarde avec sollicitude: c'est vers elle que va son âme. Je vois, je comprends cela: les yeux de ma pauvre tante me suivaient, me cherchaient, m'interrogeaient ainsi... j'ai perdu en elle un bien que je ne retrouverai jamais...

Saint-Omer, juillet 18...

Je voudrais bien trouver moyen de diminuer la longueur de ces interminables journées, mais je n'ai goût à rien. Ma douleur se tourne en un ennui qui me mine et me ronge. Je me lève, je range ma chambre, et dès le matin, la vue de certains objets que j'ai rapportés de Paris, et qui me furent donnés jadis par une main bien-aimée, m'attriste et me serre le cœur; je n'ai le courage de toucher ni à mes livres, ni à mes cahiers, ni à mes crayons; mes études m'intéressaient quand je travaillais sous ses yeux, mais aujourd'hui, qui donc jouirait de mon travail et de mes progrès? pour qui mes succès seraient-ils une victoire?... Je descends, mon père m'embrasse et part en toute hâte; ma belle-mère va à ses occupations, et elles sont diverses et nombreuses; Francine la suit pas à pas, car elle ne se sépare jamais de sa mère; je reste seule dans ce petit salon, ou bien je fais quelques tours dans le jardin, d'où l'on voit les ruines de l'abbaye de Saint-Bertin. C'est un beau tableau, mais je l'ai déjà bien vu, bien contemplé; je sais par cœur ces colonnes aux chapiteaux bizarres, ces arceaux brisés, cette tour si haute et si tremblante.... Je rentre à la maison: tout le monde est occupé, Véronique à la cuisine, ma belle-mère dans sa chambre, Francine apprend une leçon, Edmond s'acquitte de son devoir en dormant. Je renouvelle les fleurs dans les vases, je range un peu, je fais quelques points à ma broderie, mais l'aiguille de la pendule ne marche pas, l'ennui me dévore, et le souvenir de ma vie passée me fait pleurer. Ah! j'étais trop heureuse! attachement réciproque, confiance, bonheur toujours le même, plaisirs toujours variés par une affection ingénieuse; je jouissais de tout, et rien ne m'est resté! Un seul être s'est envolé, et il semble que le monde soit vide... La journée se passe enfin; mon père revient, on dîne; mon père est bien aimable pour moi, mais je sens que nous n'avons pas grand-chose à nous dire. Entre lui et ma belle-mère, il y a une confiance, une union de cœur et de pensée, une communauté de vie si étroite qu'il n'y a plus de place pour un tiers, ce tiers fût-il un enfant chéri. Je comprends cela: ne vivais-

1860, VINGT-HUITIÈME ANNÉE. — N° III

je pas ainsi, cœur à cœur, avec ma pauvre tante? Après le repas, souvent, à la demande de mon père, je me mets au piano, je joue de la vieille musique que j'ai retrouvée ici, et jamais je ne joue les airs d'autrefois, de cet *autrefois* si près et si loin; peut-être un jour pourrai-je entendre ces mélodies qui plaisaient à ma chère tante: maintenant elles me feraient un mal affreux. Mon père semble m'écouter avec plaisir, ma belle-mère travaille, grave et recueille comme toujours, et quelquefois, Dona qui est nerveuse, mêle à la musique un hurlement plaintif. La soirée se passe ainsi; à neuf heures, Véronique entre, et ma belle-mère dit à haute voix la prière du soir; puis, chacun se retire, à petit bruit pour ne pas troubler le sommeil des enfants, et voilà encore une journée finie, une portion de la vie écoulée!

J'ai demandé à ma belle-mère de me donner quelque occupation; elle m'a répondu d'une manière vague: « Tout ce que vous ferez nous sera agréable, ma chère Octavie. — Mais ne pourrais-je pas vous être utile? — Cultivez vos talents, vous les donnerez un jour à Francine. »

Je soupirai; elle me prit la main et me dit: « Mon enfant, vous avez du chagrin, et je le conçois; mais, croyez-moi, ne vous abandonnez pas à cette peine qui allanguit l'âme. Lisez, mais lisez de bons livres, instruisez-vous, vous avez l'âge et les dispositions nécessaires, et surtout, rapprochez-vous de Dieu: c'est lui qui console! — Je voudrais pouvoir m'occuper pour combattre ces souvenirs trop vifs, trop présents encore... » Elle me regarda d'une manière étrange: « Bientôt, dit-elle, vous aurez de l'occupation, autant et plus que vous pouvez en désirer. Maintenant, étudiez, pensez, priez, préparez-vous... »

Que veut-elle dire?

Saint-Omer, septembre 18...

Parmi les parentes qui viennent nous voir, il en est une qui me montre plus d'amitié que les autres, c'est une cousine germaine de mon père, madame Duperron, qui a une fille de mon âge, nommée Fanny. Depuis quelque temps, j'étais triste, la tristesse s'est changée en souffrance, je suis tombée malade, et une petite fièvre tierce m'a retenue au lit plus de quinze jours. Nos cousines sont venues me voir souvent; Fanny m'apportait des fleurs qu'elle cultivait dans son jardin, et des fruits magnifiques qui font l'orgueil de sa mère. J'appréciais d'autant plus sa présence et ses attentions que Fanny est la plus riieuse et la plus enjouée des jeunes filles, et le séjour d'une chambre de malade devait lui paraître assez maussade. Dès que mon père m'a déclarée en convalescence, madame Duperron a voulu, avec un despotisme tout amical, s'emparer de moi. « Elle viendra passer un mois à la campagne avec nous, et nous l'amuserons, disait-elle. — J'y consens, répondit mon cher père, et je vous la confie bien volontiers, cousine. — Ne la fatiguez pas trop, chère amie, interrompit ma belle-mère; Octavie n'est pas robuste comme votre fille. — Oh! je sais ce qu'il faut à notre petite Parisienne! nous la ménagerons. — Elle aura besoin de sa santé, » ajouta maman avec cet accent particulier qu'elle a parfois. Mon père la regarda d'un air inquiet et triste; elle sourit et changea de conversation.

Du reste, pendant cette maladie, ma belle-mère

s'est montrée pour moi une vraie mère, pleine de soins, d'attentions, d'amitié. Ses prévenances ne me fatiguaient jamais, car il semble qu'une inspiration secrète lui dise juste à quel moment il faut les témoigner. Je voudrais lui marquer plus d'affection, mais son air triste et contenu me glace; on dirait qu'en tout ce qu'elle fait, mouvement ou parole, il y ait un effort, une lutte intérieure et pénible, et qui donne à ses attentions les plus aimables quelque chose de contraint. J'étais habituée à une bonté si gracieuse, à une conversation si ouverte et si naturelle, à un commerce toujours si facile! J'ai été gâtée, disait ma tante Salvien, mais que la gâterie est douce quand elle n'est qu'un excès d'amour!

Nous partons après-demain pour Blandecques, où se trouve la maison de campagne de madame Duperron. Fanny vient d'entrer dans ma chambre; elle danse de joie, et me dit : — « Plus de grimoire! là-bas, tu n'écriras plus, Octavie? — Si, si, j'écirai toujours, cela me distrait. — Oh! moi, les livres et le papier m'ennuient à l'excès, je ne vois que cela au bureau, où je commence à tenir les livres de papa. Toi, tu n'écris que pour ton plaisir, cela se voit. »

J'oubliais, en effet, que la gentille Fanny est déjà très-utile; elle tient lieu d'un commis à son père, qui a un négoce assez considérable, mais Barème ne l'empêche pas d'être gaie, privilège que je lui envie.

Blandecques, octobre 18

Nous voici donc à la campagne, tout près de Saint-Omer, car les affaires de M. Duperron le rappellent tous les jours à la ville. Cependant c'est bien la campagne, avec les grands arbres, l'eau et le soleil. L'automne a dépouillé ces champs féconds de leur plus belle parure, les gerbes ondoies; mais les prairies sont belles encore, et le feuillage a pris les teintes de pourpre et d'ambre dont les couvre la palette de l'arrière-saison. Tous les arbres du jardin sont de nuance différente: les marronniers sont de couleur fauve, les feuilles des poiriers sont passées d'un vert franc à un jaune d'or, le frêne laisse tomber ses feuilles orangées, la vigne montre encore ses larges feuilles d'un rouge ardent, et à leur pied s'épanouissent les fleurs qui précèdent l'hiver, le chrysanthème étoilé, les phlox et les marguerites, dont le faible parfum et l'aspect mélancolique semblent annoncer que l'été s'en va, et que le deuil de la nature approche.

La maison est grande, ancienne et meublée à la mode antique. Fanny m'a installée dans la plus jolie chambre, d'où je découvre une vaste pièce d'eau où les enfants du village font naviguer leurs flottes en miniature. Cette jolie vue, cet air pur, suffiraient seuls à me reposer, mais mes cousines ne l'entendent pas ainsi: elles veulent m'amuser, bon gré, mal gré, et dès demain, nous commençons nos caravanes dans les villages des environs.

Blandecques, octobre 18

En vérité, elles y ont réussi, et m'ont violemment distraite. Depuis quinze jours, leur amitié ne m'a pas laissé un instant de repos: courses à pied, en voiture, en barque, tout a été mis en œuvre pour m'arracher à moi-même, pour me secouer, dit ma cousine, pour me faire rire, ajoute Fanny. C'étaient, en effet, de joyeuses parties! Nous n'avons pas laissé échap-

per une fête patronale, une *duisse*, une *hermesse*, sans aller voir au moins si les bonnes gens s'amusaient bien. M. et madame Duperron connaissent tout le pays, et à quelque village que se fit la fête, nous étions sûrs de l'hospitalité, abondante et cordiale, chez le notaire ou le percepteur de l'endroit. Là, on immolait en notre honneur pigeons et poulets, pendant que le four chauffait, et que les gâteaux se dorraient, et en attendant le dîner, nous courions le village. Fanny s'amuse de tout, les boutiques foraines l'occupent, elle rit de tout son cœur aux jeux qui ont lieu avec la permission de l'autorité: elle s'intéresse aux tirs à l'arc et à l'arquebuse, comme s'il s'agissait d'un combat en champ clos; les petites dinettes sur l'herbe, chez les fermiers, la divertissent comme un enfant..... Heureux caractère! pour moi, des plaisirs plus délicats m'ont gâté ces amusements rustiques, et je reconnais combien est vrai le dicton du bon La Fontaine:

Ne soyons pas trop difficiles,
Les plus accommodants, ce sont les plus habiles..

Ces plaisirs, si chers à Fanny, ne m'ont réellement distraite qu'une fois, la première: il me semblait voir en action quelques-uns des tableaux flamands du Louvre: — « Petite Parisienne! » dirait ma cousine. Cependant je reconnais que, grâce à cette vie animée, ma santé est meilleure, et je suis bien reconnaissante à mes bonnes parentes du bien qu'elles m'ont fait et de celui qu'elles ont voulu me faire. Je ne suis pas assez *parisienne* pour ne pas les apprécier et ne pas les aimer. Madame Duperron est la bonté même, et Fanny porte le même entraînement dans ses travaux, la même animation dans l'accomplissement de ses devoirs que dans ses promenades, ses bals et ses fêtes. Heureuse Fanny!

Dans huit jours, nous retournons à Saint-Omer. J'ai de bonnes nouvelles de tous, et Francine même a essayé de m'écrire d'une grosse écriture qui accuse ses six ans.

Saint-Omer, octobre 18

Je suis revenue, et heureuse de revoir mon père et ma famille. Un sentiment de repos, de bien-être, m'a saisie en rentrant dans ma chambre en retrouvant les objets familiers qui, tous, ont un langage, et disent: — « Te souviens-tu? » Je fais de mon mieux pour aimer la maison de mon père, pour y prendre mes habitudes et y fixer mes affections, et je sens, grâce à Dieu, qu'aucune autre sous le ciel ne m'est maintenant plus chère que celle-ci.

Saint-Omer, novembre 18

Nous venons d'avoir une bien vive alerte. Le pauvre petit Edmond a été à deux doigts de la mort; le croup, cet horrible mal, l'a saisi tout à coup et terrassé. J'ai cru qu'il allait mourir, quand je l'ai vu étouffant, et ne pouvant même exhaler ses plaintes inarticulées. Son innocent regard avait une expression déchirante; il nous regardait d'un air souffrant, mais avec confiance, et comme s'il s'étonnait que nous ne puissions le guérir. Mon père était sous le coup d'une angoisse cruelle, et la pauvre mère! Une nuit, j'ai voulu seule veiller mon petit frère; elle a

consenti à aller prendre quelques heures de repos, mais bien avant le jour, elle était revenue, inquiète, auprès du berceau. L'enfant dormait; elle le regarda longtemps. — « Il va mieux, lui dis-je, il est sauvé. Que je suis contente de le voir dormir ainsi! — Vous l'aimez donc? me dit ma belle-mère, en laissant peser sur mes yeux son regard doux et interrogateur. — Certes! répondis-je. — Ah! tant mieux! » et elle soupira en baissant le front pâle de son enfant.»

Les rayons de la lampe tombaient en ce moment sur son visage, et je fus frappée, plus que je ne l'avais été jusqu'alors, de l'altération de ses traits. Elle a été belle; sa figure est régulière, d'une expression calme et un peu sévère, mais il semble qu'un feu intérieur l'ait consumée, et qu'il ait desséché ce qu'il y avait autrefois de jeunesse dans les yeux, d'éclat et de fraîcheur dans le teint. Il est vrai que, depuis la maladie d'Edmond, elle avait bien veillé, bien pleuré, bien souffert.

Saint-Omer, décembre 18

Que va-t-il arriver? quel nouveau malheur nous menace? Hier, je brodais à côté du berceau d'Edmond, qui s'amusa tranquillement avec des jouets amassés autour de lui, Francine s'essayait au point de marque, à côté de moi, quand j'entendis Véronique appeler d'une voix inquiète du fond de sa cuisine. J'y courus. Je trouvais Véronique à genoux devant ma belle-mère qui était complètement privée de connaissance, renversée sur une chaise, et la pâleur de la mort sur le front. Je crus à un accident, à une chute; mais la servante m'apprit en peu de mots que sa maîtresse avait soudain porté la main à sa poitrine en poussant une plainte, et s'était affaissée sur elle-même. Ce récit me parut plus effrayant encore que la première supposition. A force de vinaigre, d'eau froide et d'essences, elle revint à elle, et aussitôt elle voulut se lever, mais ses jambes lui refusèrent le service; elle fléchit, et dit d'une voix faible : — « Il faut me coucher. Aidez-moi, je vous en prie, à monter. »

Lorsqu'elle fut arrivée dans sa chambre avec beaucoup de peine, je voulus l'aider à se déshabiller, elle me retint doucement, en me disant : — « Je le ferai moi-même, chère Octavie... merci, mille fois merci... »

Elle parvint à se mettre au lit, seule, sans aide, mais non sans de grandes souffrances. Lorsqu'elle fut couchée, elle me fit signe de venir vers elle, et me dit : — « J'ai refusé vos services, mon enfant, parce que, sans le vouloir, vous auriez pu me blesser, ce qui vous aurait fait de la peine. J'ai un cancer à la poitrine. — Oh! mon Dieu! m'écriai-je, et vous marchiez, et vous travailliez! — Dieu m'en a fait la grâce, répondit-elle. Mais, maintenant, je touche au terme. »

J'étais confondue : sa force et sa sérénité m'accablèrent d'admiration et de surprise. J'avais donc le secret de son caractère : cette contrainte qui paraissait en ses actions, c'était celle de l'ère qui triomphe d'une souffrance mortelle; cette gravité qui ne la quittait jamais, c'était celle de l'épouse, de la mère vivant en présence d'une mort inévitable et prochaine; mais quelle force d'âme au milieu de ces épreuves, quelle douceur parmi tant de souffrances, quel invincible courage devant ce sombre avenir!

Mon père, averti par Véronique, rentra et courut vers elle. Elle lui tendit la main : — « Le moment est venu, ami, dit-elle, vos soins l'ont retardé autant que possible, mais Dieu m'appelle, je le sens. »

Il fondait en larmes et l'embrassait avec une tendresse désespérée qui me brisait le cœur. Je les laissai seuls; quand, après un long intervalle, il sortit de la chambre (et il paraissait vieilli de dix ans en une heure), j'allai à lui : — « Vous la sauvez? » dis-je.

Il secoua la tête. — « La science est impuissante, répondit-il; tout ce que peut l'art médical a été tenté, et tenté vainement; j'espérais toujours, mais contre l'espérance, sa force d'âme surhumaine l'a soutenue; elle s'est couchée après avoir usé de sa vie jusqu'au bout; elle est tout cœur, mais aujourd'hui le cœur même n'a plus qu'un faible battement... — Elle ne peut pas guérir! — Hélas! mon enfant, il faudrait un miracle! Le mal qui la consume n'était connu que d'elle et de moi, elle a voulu lutter contre lui par le courage, l'activité, la fermeté d'une âme supérieure à la souffrance, mais aujourd'hui le corps succombe. O ma chère Octavie, tu ne sais pas ce que nous perdons! »

Il ne put achever, et il rentra, chancelant, éperdu, dans la chambre de la pauvre malade, comme s'il eût regretté d'avoir perdu un des instants qu'il pouvait encore passer avec elle.

Saint-Omer, janvier 18

Quels tristes jours! elle vit encore, mais dans d'exprimables souffrances, et sans aucun espoir; mais tout ce qui lui reste de vie, elle le donne à Dieu et aux siens. Le dirai-je? elle est plus aimable qu'autrefois : elle ne lutte plus, et son âme, reposée dans le calme de la conscience et dans l'attente de la mort, se laisse aller librement à témoigner les sentiments dont elle est remplie. Tendre, aimante pour mon père, prévoyante pour les enfants, attentive pour moi, bonne pour Véronique, elle nous lègue à tous son souvenir sous les traits les plus touchants, et pourtant on voit qu'elle souffre sans cesse. Où puise-t-elle tant de force? Hélas! mon pauvre père est mille fois plus abattu qu'elle : sa douleur, quoique prévue, est immense; et c'est sa femme qui le console. Ils sont tellement unis qu'il ne peut ni ne veut lui cacher sa peine; c'est près de son lit qu'il va pleurer; elle regarde alors son cruifix, elle puise là les paroles, tendres et fortes, qui élèvent l'âme désolée de son époux et la soutiennent. Parfois leur affection si intime, si confiante, m'a donné quelque jalousie, mais aujourd'hui, je la comprends et la respecte.

Ma belle-mère a demandé et reçu les sacrements, et cette cérémonie, qui a quelque chose d'imposant et de terrible, semblait la rassurer et la réjouir. Je m'en étonnais; Véronique me dit : — « Ce n'est pas surprenant, mademoiselle, votre pauvre maman approchait souvent de la Sainte-Table, elle était tout habitée au bon Dieu... Ah! il ne lui fait pas peur, j'en réponds! elle l'aime trop pour cela! »

Ce serait là le secret de sa vie et de sa mort!

Saint-Omer, janvier 18

L'événement inévitable qui se rapproche, me remet en mémoire tous les avis de ma tante Salvien. Elle me

prédisait un ennui que j'ai senti, l'absence d'une affection première qui m'a été douloureuse, la privation de certains plaisirs vifs et délicats que j'ai éprouvée, mais je n'avais pas prévu, ni elle non plus, les graves, les accablants devoirs dont je pourrais être chargée. Si ma belle-mère meurt, c'est moi, l'aînée, qui prendrai sa place! cette pensée m'effraie. Il y a un an, j'étais une enfant, soumise à la plus douce, à la plus caressante autorité; je n'avais ni charge, ni responsabilité, et peut-être avant peu de jours, serai-je à la tête de cette maison, obligée d'élever, de soigner ces deux pauvres orphelins. Oh! combien je sens mon ignorance et mon incapacité! Et qui me viendra en aide? L'avenir me fait peur, je me désole, je voudrais redevenir enfant. Si je pouvais ressaisir mon enfance, mes jours paisibles et la main tutélaire qui me conduisait sans que j'eusse à m'inquiéter du chemin!

Saint-Omer, février 18

Tout est fini; mon pauvre père est veuf, et ces enfants, chères petites créatures, sont orphelins. C'était hier... on m'avait éloignée du lit dès que l'agonie avait commencé, et j'étais dans la chambre des enfants qui venaient de s'endormir. Francine, cependant, n'avait cédé au sommeil qu'après des pleurs et des interrogations inquiètes; mais calmée par mes réponses, elle avait enfin fermé les yeux. Une petite veilleuse éclairait la chambre; je ne pouvais ni travailler, ni lire, car, l'oreille tendue, j'écoutais avec angoisse les faibles bruits qui partaient de la chambre de la malade. Dans la tranquillité de la nuit, j'entendis une voix, celle de Véronique, qui récitait une prière; des sanglots couvraient les paroles sacrées...

puis un long silence régna. Dona, qui m'avait suivie, s'était dressée, et écoutait aussi, inquiète, allant vers la porte et revenant me chercher. Tout à coup cette pauvre bête poussa un hurlement, Francine s'éveilla, et dit d'une voix plaintive : — « Maman! maman! » et Véronique, ouvrant la porte et montrant ses yeux noyés de larmes, me dit : — « Mademoiselle, allez auprès de monsieur, dans son cabinet... »

J'y courus... oh! de quelle profonde pitié me transperça la douleur paternelle! Nous ne pûmes que pleurer ensemble; il ne voulut pas se coucher, et je passai le reste de la nuit auprès de lui. Quand le jour gris et terne se leva, il me dit affectueusement : — « Ma chère Octavie, mon enfant, il faut aller vous reposer; vous avez besoin de conserver vos forces, car vous allez avoir de bien graves devoirs à remplir, pauvre petite! Je ne vous aiderai guère, je le sens, ma vie est brisée. Que ce mot ne vous offense pas, ma fille, mais vous comprendrez plus tard qu'on ne subit pas impunément, et à deux reprises, un semblable malheur. Deux fois! mes deux compagnes! votre mère, Octavie, c'était l'orgueil et le charme de mes yeux, mon repos, ma joie... celle-ci, la force de mon âme... Dieu l'a voulu, mais quelle épreuve! — Mon père, lui répondis-je, je m'efforcerai de bien faire, et de rendre à mon frère et à ma sœur les soins que j'ai reçus de ma pauvre tante. Vivez pour nous, qui avons si grand besoin de vous! — Si je le puis, » dit-il d'un air de doute.

Je lui obéis, je me retirai; j'allai dans la chambre des enfants, je m'occupai d'eux. Me voici donc mère de famille!

(La suite au prochain numéro.)

MATHILDE BOURDON.

PETITE HISTOIRE DU COSTUME

Il ne s'agit, dans cet article-ci, que du costume féminin, matière abondante, et qui fournirait à plus d'un volume.

Des feuilles tressées, des peaux de bêtes, la dépouille des phoques, firent les premiers vêtements des premiers hommes; mais de la nécessité naquit l'industrie et bientôt, des étoffes formées de la laine des brebis, du poil des chameaux, de la tige flexible des plantes, protégèrent les humains contre les rigueurs capricieuses des saisons. Remarquons en passant que les arts répandus chez tous les peuples, prouvent une commune origine, une première éducation de famille, en quelque sorte, dont les tribus dispersées des fils de Sem, de Japhet et de Cham, ont emporté les secrets sur tous les points du globe. Tous les peuples, depuis l'habitant du Kamtschatka jusqu'à l'insulaire de la mer du Sud, tous les peuples savent tisser le lin, le coton ou la laine; fondre les métaux, travailler le

bois, façonner, dans la molle argile, des plats et des coupes, et les industries qui font l'honneur et la richesse des pays civilisés, se retrouvent, dans leur simplicité primitive, parmi les peuplades les plus barbares. N'est-ce pas là une preuve, ajoutée à tant d'autres, que toutes les nations sont filles d'un seul père?...

Nous ne dirons rien, et pour cause, des modes antédiluviennes. Les femmes juives ne conservèrent pas très-longtemps la simplicité pastorale qui servait d'ornement à la belle Sara, à Rebecca, si aimable, à la vertueuse Rachel; elles changèrent bientôt la robe de laine, le simple voile de leurs aïeules, contre des tuniques et des manteaux d'étoffes précieuses, contre des coiffures ornées de broderies, contre les parures splendides des filles de Babylone et de Ninive. On ne peut pas avoir une idée très-exacte de la forme des habits que portaient les femmes juives, puisque la loi

défendait la représentation de la figure humaine; on sait seulement que les robes des femmes âgées étaient de laine ou de lin, sans teinture, tels que la nature les produit, et qu'on permettait aux jeunes filles des robes bigarrées de diverses couleurs; seulement le mélange de deux tissus était défendu par la loi de Moïse, chapitre xxii du Deutéronome. Les ornements de ces robes étaient des houppes, des franges ou des bordures de pourpre, enrichies de quelque broderie. Le lin et la bysse (sorte de soie, qui venait d'un coquillage) formaient l'étoffe de leurs vêtements. Quand Judith alla trouver Holopherne, elle quitta le cilice, prit ses habits de joie, arrangea ses cheveux et les orna d'une mitre à la mode des femmes syriennes; elle chaussa des sandales et se couvrit de bijoux. Ezéchiel et Isaïe énumèrent avec amertume les parures que recherchaient les filles de Sion, aux jours de la corruption; on voit qu'alors elles portaient des ceintures de soie, des étoffes très-fines et teintes des couleurs les plus variées, des souliers violets et de hautes couronnes tissées d'or et de pierres précieuses. Ces modes étaient celles de tout l'Orient.

La Grèce avait un goût plus pur. Les longues tuniques, aux nobles plis, retenus par une ceinture; le voile cachant à moitié des cheveux tressés, un manteau, des cothurnes, formaient le costume des femmes grecques, costume dont Fénelon a vanté la simplicité et les grâces. Parfois elles ornaient ces robes, ces manteaux, ces voiles, de broderies à l'aiguille, art dans lequel elles excellaient; elles se paraient, ainsi qu'on le voit dans l'*Odyssée*, d'agrafes d'or, de colliers d'ambre, de boucles d'oreilles à trois pendeloques, et de bracelets ciselés et ornés de pierres gravées. Les bas-reliefs du Parthénon nous ont laissés des images aussi exactes que charmantes de ces chœurs de femmes et de jeunes filles, vêtues avec une grâce et une majesté que rien n'a égalé. Le vêtement des Lacédémoniennes était moins beau et moins chaste.

Les matrones romaines, dans les premiers siècles de la République, portaient dans leur costume la sévérité de leurs mœurs. La toga de laine blanche, montant jusqu'au col, et ne laissant paraître que la tête, était le vêtement commun aux hommes et aux femmes; c'était une tunique ample, longue et fermée par une ceinture; les tuniques des femmes avaient des manches, et, en mémoire du dévouement des Sabines, Romulus leur avait accordé le droit de mettre, au bas de la toga, une large bande de pourpre. Un voile complétait ce costume austère; les jeunes mariées portaient un voile couleur de flamme et une couronne de verveine; leurs cheveux étaient rattachés par un javelot, et elles mêlaient à leurs boucles noires des flocons de laine, que l'on voyait aussi dans la coiffure des Vestales.

Cette simplicité disparut avec les mœurs dont elle était l'emblème, et bientôt, le monde entier fut mis à contribution pour la toilette des dames romaines. Elles empruntèrent aux Gauloises et aux Germanes leurs beaux cheveux blonds; elles paraient ces chevelures d'emprunt de chaînes d'or, elles les rattachaient avec des fleches enrichies de perles, elles les ornaient de guirlandes de fleurs artificielles, pénétrées des parfums de l'Inde; elles les tressaient en casque, en bouclier; elles y mêlaient des bandelettes de pourpre, elles les couvraient d'une mitre orientale, et les femmes de nos jours n'ont rien à envier, en fait de recherches

et de bizarreries de la mode, à celle que suivaient les femmes aux temps des Césars. Nous ne dirons rien des fards, des cosmétiques dont elles se peignaient le visage; le christianisme même eut de la peine à détruire cette mode, puisqu'on voit saint Jean Chrysostome la reprocher, en termes éloquentes, aux femmes de son époque.

Les épouses des Scipions et des Camille se contentaient d'une toga et d'un manteau; il fallut, aux femmes de la Rome dégénérée, jusqu'à trois robes posées l'une sur l'autre, nuancées de diverses couleurs et décorées de somptueuses broderies. Des bandes (qui sont l'origine du corset) ceignaient étroitement la taille des jeunes filles. On échançra le haut des robes, pour laisser voir les colliers d'or et de perles; des agrafes précieuses fermaient et rattachaient les manches, et un manteau très-long, attaché sur l'épaule gauche, drapait le corps, en laissant le bras droit en liberté. Ces robes et ces manteaux étaient formés de laine, de soie, ou de ces deux tissus mêlés et souvent brochés d'or. Lorsqu'au seizième siècle, on ouvrit le tombeau de sainte Cécile, martyrisée en 270, on trouva son corps tout entier; elle était vêtue d'une robe brochée et brodée d'or. Une main pieuse osa interroger ses restes : sous cette robe, elle en portait une autre de soie, et sous cette dernière, un cilice. La femme de haut rang et la chrétienne avait emporté dans le tombeau les habitudes de sa vie; Cécile, semblable à beaucoup de grandes dames des siècles derniers, avait caché les instruments de sa pénitence sous les vêtements de son époque et de son rang.

Le dialogue suivant, tiré de Plaute, donne une idée de la variété des modes romaines.

PÉRIPHANE.

Comment était-elle mise? avait-elle une mantille, ou bien une régl'a, ou un *impluvium*?... Elles ne savent quels noms inventer!

ÉPIDIQUE.

Tu veux qu'elle porte un *impluvium*?

PÉRIPHANE.

Cela t'étonne! Comme si on n'en voyait pas toutes parées de fonds de terre! Quand vient l'ordre de payer, on ne peut pas; mais on leur paie, à elles, de plus grands tributs! Aussi, chaque année, que de modes nouvelles! que d'inventions! C'est la tunique transparente, la tunique épaisse, le linon à franges, l'intérieure, la chamarrée, la fleur de souci, la safranée, le par-dessus, ou bien le sens dessus-dessous, la royale ou l'étrangère, la vert-de-mer, la plumetée, la jaune-cire, la jaune-miel... et mille autres fa-daises... N'a-t-on pas même pris un nom de chien?...

ÉPIDIQUE.

Comment?

PÉRIPHANE.

Et les laconiennes (1).

Longtemps les femmes romaines n'attachèrent à leurs pieds rien que des sandales légères; plus tard, elles mirent des chaussons d'une étoffe blanche très-fine, sur laquelle elles croisaient avec art des bandelettes de couleur blanche ou pourpre. Les impératrices portaient des cothurnes brodés d'or et de pierreries. Les bijoux étaient devenus chose commune; au rapport de Pline, les femmes les plus modestes n'osaient pas

(1) Laconien était le nom d'une race de chiens.

plus se montrer sans perles ni diamants, qu'un consul sans les marques de sa dignité. La femme répudiée de Caligula, Lolla-Paulina, dans un simple repas d'amis, avait sur elle pour plus de cinq millions de notre monnaie d'éméraudes; on portait jusqu'à six anneaux à chaque doigt, anneaux d'été, anneaux d'hiver, et on faisait des folies pour les belles pierres gravées de la Grèce, pour les perles et les rubis d'Orient.

Mais le vieil empire s'écroulait; une nouvelle loi se faisait entendre; une voix révéralée répétait aux femmes : *Rejetez loin de vous le soin de votre chevelure, les ornements d'or et la magnificence des vêtements* (1). Cette voix fut obéie; les Romains, devenus disciples de Jésus-Christ, consacrèrent aux pauvres ces immenses richesses; un costume simple, une robe bleue ou violette, un voile, une chaussure noire, remplacèrent les parures fastueuses des derniers jours de l'Empire. La cour grecque de Byzance conserva cependant ces traditions de luxe, qui s'accordaient avec le génie oriental; mais les nations nouvelles qui allaient occuper la scène du monde, apportaient, des contrées du Nord, une longue habitude de simplicité. Les Gauloises, avant d'avoir adopté les modes romaines, portaient une tunique plissée, découpée en festons pour le bas; leurs cheveux étaient enveloppés d'un réseau en fil, et elles avaient aux pieds des sandales. Les femmes franques portaient une tunique étroite, recouverte d'une saie à larges manches; leur chevelure était cachée sous un long voile, et elles se chaussaient de brodequins. Les fourrures faisaient partie de la toilette des femmes riches. Ce costume, extrêmement modeste, qui ne laissait voir que le visage et les mains, fut en usage durant les premiers siècles de la monarchie, et les costumes de certains ordres religieux, les Augustines, les Bénédictines, les Bernardines, donnent une idée exacte du vêtement que portèrent les femmes, à peu près jusqu'au règne des premiers Valois. Seulement, la robe de bure noire ou blanche, était, pour la femme noble, de velours ou de soie, blasonnée à ses armes et garnie de menu-vair et d'hermine; la guimpe et le voile, de toile épaisse, chez les religieuses, étaient, pour les femmes du monde, d'une étoffe transparente, et des bijoux rehaussaient ce que cette parure avait d'un peu sévère.

Le luxe et surtout le caprice se montrèrent sous le règne de Charles V. On vit alors les femmes se couvrir de drap d'or; les manches tailladées de leurs robes pendaient jusqu'à terre, les becs de leurs souliers s'élevaient à la hauteur du genou; Isabeau de Bavière courut à grands pas dans cette voie d'extravagances; elle inventa les collets retroussés qui laissaient voir la poitrine, et ces gigantesques *hennins*, dont on retrouve un souvenir dans la coiffure des Cauchoises. Les bourgeoises portaient des *camelots*, de la serge de Blanval, de la panne d'Andrézy. En dépit des désastres publics, on ne cessa pas de varier les modes; cependant les choses les plus essentielles manquaient souvent aux élégantes d'alors : le linge n'était pas chose commune; on citait la reine Jeanne de Bourbon qui possédait plusieurs chemises de toile; les brochettes de buis ou d'ivoire (telles qu'on

les voit encore au manteau des Carmélites), ne furent remplacés par les épingles que vers le temps de Louis XI. Sous le règne de ce prince peu fastueux, les femmes ajoutèrent à leur toilette profusion de rubans; elles détachèrent le corsage de la jupe de leurs robes, exemple que nous avons imité depuis. On introduisit en France les soieries d'Italie et on monta les chaussures sur de hauts talons, le voile attaché au couvre-chef descendit jusqu'aux pieds. La reine Anne apporta à la cour de ses deux époux les modes de sa cour de Bretagne, et surtout les coiffures plates, le chaperon en drap ou en velours. Les *vertugadins* datent du temps de François I^{er}; à cette époque, les corsages des robes étaient ouverts et boutonnés, les manches larges et relevées sur l'avant-bras; les cheveux frisés sur les tempes étaient surmontés d'un gracieux escoffion de velours ou de satin, brodé d'or et de perles; une *ferromière* partageait le front. Les *corps de baleine* ou *corps de jupe* datent de ce temps-là, ainsi que les manchettes, qu'on appela d'abord *contenance* et puis *gérard*. Ils étaient en velours, doublés de fourrures. Les bas de soie tricotés à l'aiguille furent regardés comme une merveille à la cour de Henri II; les dentelles, guipures, points de Venise ou de Gênes, furent également mis à la mode sous ce règne, ainsi que les chaussures montées sur de gigantesques semelles; les portraits de Catherine de Médicis nous la représentent en costume sévère de veuve, avec une large jupe plissée, un corsage plat boutonné, une collerette de linon à gros tuyaux, une espèce de toquet noir cachant ses cheveux, et venant au milieu du front, et des gants noirs. Un autre portrait de la douce et sainte Elisabeth d'Autriche, femme de Charles IX, la montre les cheveux relevés et ornés de perles, en robe de satin, dont le corsage est entièrement brodé avec des pierres précieuses; les manches montent sur les épaules et forment une saillie peu gracieuse, seule chose qui gâte ce costume charmant et royal. C'était la reine Marguerite, femme de Henri IV, qui donnait le ton et inventait les modes. Marie Stuart, le jour de son exécution, portait une robe de velours cramoisi brun, à corsage de satin noir, un manteau de satin gaufré, également noir, à longue queue, garni de martre-zibeline; un voile blanc tombait jusqu'à ses pieds; elle avait plusieurs beaux chapelets à la ceinture; ses bas étaient de soie bleue et ses souliers de maroquin. On voit qu'elle avait conservé dans sa longue prison les habitudes et le vêtement de son rang. Sous les trois derniers Valois, les lois somptuaires furent impuissantes à arrêter les progrès du luxe; on voit par les *interdits* mêmes tout ce que l'on se permettait en fait de parure : plumes d'autruche, fourrures d'un grand prix, étoffes précieuses, telles que les toiles d'or et d'argent, le velours, le damas, le satin, le taffetas barré d'or et d'argent, les cosmétiques, les bijoux ciselés, émaillés, etc., etc. On commençait alors à voir fréquemment des montres à la ceinture des femmes, montres énormes, et dont quelques-unes, conservées dans les collections d'amateurs, sont des anciens spécimens d'orfèvrerie et d'horlogerie. Elles portaient aussi à la ceinture une aumônière, un miroir rond, et quelquefois, le loup ou masque de velours noir, qu'elles mettaient dans la rue; leurs manches étaient larges et rembourrées, leurs *vertugadins* énormes, leurs corsages à pointes très-acacusées; elles portaient, en fait de coiffure, la toque,

(1) Épître de saint Pierre.

le bonnet de velours à pointe sur le front, à la Marie Stuart, l'escoffion, ou même l'ancien chaperon à pointe et descendant sur le cou, qui était la coiffure spéciale des veuves : ces modes durèrent sous Henri IV. On voit, dans les portraits de ce temps-là, les femmes vêtues de robes d'une étoffe épaisse, dont les plis étaient gonflés sur les hanches par des coussinets ou des cercles de fer, le corsage s'allonge en pointe démesurée, et s'ouvre pour laisser voir une haute frange bien *goudronnée* ; les cheveux sont relevés avec une certaine raideur. Sous Louis XIII parurent les cols de dentelle rabattus, les manchettes, les cheveux frisés, les robes à falbalas, garnies de dentelles et de rubans, les gants parfumés à la frangipane, à la néroli ; les bas de soie rouge, à la *flammetto*, avec des mules jaunes ou violettes. Les femmes d'une condition médiocre portaient en drap, en camelot, en serge, un costume que celui des Sœurs de la Charité nous retrace au vif : jupe plissée, jaquette à basque, qu'on appelait *hongrelaine*, tour de gorge et rabat de linon, petit bonnet ou *toquet* de toile. Le règne fastueux de Louis XIV s'étendit tout naturellement à la parure féminine : les cheveux tressés assez bas par derrière, tombaient par devant en boucles légères, ornées de rubans ou de perles ; quelquefois on portait des coiffes nouées sous le menton, de couleur noire, et que les précieuses appelaient des *ténébres*. La robe s'ouvrit par devant et laissa voir une jupe d'une autre nuance ; les bras étaient nus jusqu'au coude, le corsage, en grande toilette, entouré de fils de perles ou de cordonnet d'or ; les bijoux et les plus belles étoffes employés en dépit des lois somptuaires que rien n'avait abrogées. On prit le goût des beaux éventails, peints, dorés, sculptés avec soin ; des mouchoirs brodés et garnis de glands. Madame, fille de l'électeur palatin, et belle-sœur de Louis XIV, apporta en France une espèce de collet de fourrure, que, de son nom, on appela *palatine*. L'opéra d'*Amadis des Gaules* donna son nom aux manches plates et boutonnées que l'on mit en ce temps en usage ; la *fontange*, qui n'était d'abord qu'un nœud de rubans destiné à lier les cheveux, devint un édifice compliqué et monté sur des fils d'archal ; les *mouches* parurent et eurent une longue vogue, et les folies de la coquetterie n'eurent plus de bornes au xviii^e siècle. Les *paniers* ou *considérations* soutenaient les robes, la poudre couvrait les cheveux, le rouge et les mouches déguisaient le visage : des mules à hauts talons faisaient trébucher le pied, un collier de velours noir serrait le cou. Marie Leckzinska apporta en France les modes de sa patrie ; on vit des robes à la polonoise, garnies de brandebourgs, de mantilles, de fourrures, de velours ou de satin. Nous n'énumérerons pas les noms bizarres des coiffures qui, sous Louis XVI, provoquèrent tant de railleries : les *poufs* au sentiment, à la comète, au quesaco, au cabriolet. Aucune description ne saurait donner une idée de ces pyramides de fleurs, de gaze, de guirlandes, de plumes, soutenues par des fils de fer, et prenant des dimensions démesurées. Les chapeaux commencèrent leur règne, qui, avec des variétés infinies, a duré jusqu'à présent. Il y eut un moment où les femmes mirent à la mode tout ce qui venait d'Angleterre : — les toiles peintes, les mousselines, les petits bijoux en acier ou en verroterie. Madame de Genlis a laissé là-dessus de curieux détails. La révolution dégoûta pour un moment de la

parure : on ne voyait, dans ces jours de terreur, que les étoffes les plus simples ; on cachait tout ce qui pouvait attirer le regard ou exciter l'envie ; les femmes portaient des bonnets à la baigneuse, des robes faites en caraco, et couvertes d'un grand fichu de linon, les robes étaient faites en toile de Jouy ou en rez de soie ; plus de bijoux, plus de dentelles, jusqu'au moment où, avec le calme, revint la fureur des plaisirs. Le Directoire vit paraître pour ses *merveilleuses*, comme on les nommait alors, des modes étranges, qui n'étaient ni grecques ni romaines, mais qui attestaient l'engouement de l'antique. Madame Tallien se montra en public vêtue d'une robe à l'athénienne, en étoffe blanche, transparente, et fendue sur le côté ; ses cheveux étaient ceints de bandlettes ; des cercles d'or ceignaient ses jambes, et aux doigts de ses pieds nus l'on voyait étinceler des bagues. Madame Récamier, alors dans l'éclat de sa merveilleuse beauté, portait habituellement une robe blanche, et un voile qui entourait ses traits délicats d'un nuage. Les femmes moins élégantes portaient des chapeaux à la Pamela, des robes trainantes dont on relevait les plis sur le bras droit, des châles de drap rouge brodés d'or ou d'argent ; un ridicule ou *reticule* à la main ; beaucoup d'entre elles avaient les cheveux coupés courts, à la victime. Ce fut sous le Directoire que les châles de l'Inde firent leur apparition en Europe ; dédaignés d'abord, ils furent ensuite élevés à des prix inouïs. Le Consulat et l'Empire virent ces grandes magnificences qui nous paraissent, à nous, d'assez méchant goût : Robes à taille courte, étroite, collante, petits spencers, grand collet à la *chérusque*, chapeaux bordés en *chicorées*, et ensevelissant la figure au fond de leurs cônes tronqués, toques de tulle aux plumes menaçantes ; à la cour, longs manèaux à traîne ; à la ville, des châles de mousseline ou de casimir, tel était l'attirail dont s'affublaient nos grand'mères, et qui ne les empêchait pas d'être charmantes, puis-que leur réputation de beauté est venue jusqu'à nous. La Restauration de 1815 amena quelques modes anglaises, entre autres les voiles de gaze verte. Les tailles longues et les manches se firent jour peu à peu. Les robes étaient très-courtes. On portait d'énormes chapeaux chargés de fleurs, et, en soirée, des toques, des turbans et des bérêts. Les romans de Walter-Scott mirent le tartan à la mode. Et depuis ce temps-là, que n'a-t-on pas vu ? On a singé le moyen âge et la Renaissance, on a pris à l'Afrique son burnous, à la Russie ses pelletteries, à Charlotte Corday sa coiffure, aux Turques et aux Persanes leurs vestes chamarrées d'arabesques, aux Américaines *progressistes* leurs chapeaux semi-masculins. La toilette est une grande affaire, et quoique nous écrivions dans un journal qui ouvre ses colonnes à quelques utiles renseignements sur les modes, nous ne craignons pas de clore cette frivole énumération par ces justes paroles de Bossuet :

« O homme ! reviens à ton origine : pourquoi t'enorgueillir dans tes habits ? Dieu ne te donne d'abord que des peaux pour te vêtir ; plus pauvre que les animaux dont les fourrures leur sont naturelles ; infirme et nu que tu es, tu te trouves d'abord à l'emprunt, ta disette est infinie ; tu empruntes de tous côtés pour te parer. Mais allons à l'origine, et voyons le principe du luxe. Après tout, il est fondé sur le besoin ; on tâche en vain de déguiser cette

» faiblesse en accumulant le superflu sur le nécessaire.

« L'homme en a usé de même dans tout le reste de ses besoins, qu'il a tâché d'oublier et de couvrir en les ornant. Les maisons qu'on décore par l'architecture, dans le fond, ne sont qu'un abri contre la neige et les orages et les autres injures de l'air ;

» ces lits, qu'on rend si superbes, ne sont après tout qu'une retraite pour soutenir la faiblesse, et soulager le travail par le sommeil ; il y faut tous les jours aller mourir, et passer dans ce néant une si grande partie de notre vie. » (1).

(1) Elévations sur les Mystères. XIII.

A MES ENFANTS

Je possède un cher trésor,
Enfants, que nul ne m'envie :
Je l'aime plus que la vie,
La gloire et les rêves d'or.
Comme dans un reliquaïre,
Il repose... chaque soir,
Je m'enferme pour revoir
Les cheveux de votre mère.

Moi-même je les coupai
Sur sa tête jeune et belle,
Lorsque la fièvre cruelle
A notre seuil eut frappé.
Noirs et baignés de lumière
Où quelques fils s'argentaient,
Sur ses épaules flottaient
Les cheveux de votre mère.

Hélas ! son âme s'enfuit,
Laissant pleurer ma pauvre âme !...
Près de ton corps, noble femme,
Je veillai toute la nuit...
Je te mis un blanc suaire,
Dont bien longtemps j'ai rêvé...
Ils ne m'ont point enlevé
Les cheveux de votre mère.

Gardons-les précieusement,
Ces anneaux, ces saintes chaînes ;
Dans les tourmentes humaines,
Qu'ils soient notre talisman.
De maints désastres, naguère,
Calme, je sortis vainqueur,
J'avais posé sur mon cœur
Les cheveux de votre mère.

Enfants, lorsque s'embrunit
Le premier soir de septembre,
Je me recueille en ma chambre,
Et son ombre me bénit...
Le jour me trouve en prière...
Seule elle a pris son essor,
Et de pleurs j'arrose encor
Les cheveux de votre mère.

E. VIGNON.

ÉNIGME HISTORIQUE

Même pays, même origine, même nom, portant tous deux sur notre écu la barre d'illégitimité, le premier d'entre nous remporta une éclatante victoire sur les ennemis de la chrétienté, le second consuma sa vie dans d'obscures intrigues... Qui sommes-nous ?

REVUE MUSICALE

Les catalogues de cette année offrent déjà un grand choix de morceaux de musique.

Nous pensons que nos abonnées seront satisfaites d'y trouver bon nombre de compositions religieuses très-remarquables. Ainsi, les *O Salutaris* de Battmann et de Gossec, les *Cantiques*, pour le *Mois de Marie*, de Gros, la *Salutation Angélique* de A. Joubert, les *Kyrie* et *Agnus Dei* de L. Lacombe, l'*Ave Verum* de Simonet, les *Offertoires* et *Élévations* pour orgue ou harmonium, sont toutes des œuvres d'un ordre élevé qui seront, nous n'en doutons pas, appréciées par les véritables connaisseurs.

Comme musique de piano, venant de paraître, nous signalons les *Délassements du Prince Impérial*, jolie mazurka, de M^{me} Segaud-Migneret, facile à exécuter et des plus dansantes. — On sait que la *polka des Gobelets*, par A. Artus, est un morceau fort en vogue et extrait du drame *Le Marchand de coco*, représenté sur le théâtre de l'Ambigu-Co-

mique. — Le quadrille intitulé *la Corde sensible*, par M. Paul Wagner, dont le succès va toujours grandissant, est également l'un des morceaux de danse les plus recherchés de la saison. — Les *Trois Sœurs*, du même auteur : *Berthe*, polka ; *Marie*, valse ; et *Jeanne*, polka-mazurka ; puis *Les Fées du Rhin*, valse allemandes, par Laval-Behn, que nous recommandons tout particulièrement à l'attention de nos lectrices, sont de charmantes compositions dont le mérite incontestable est déjà consacré par le grand nombre de demandes qui nous arrivent.

Disons, en terminant cette courte analyse, que *La Légende de la Chouette*, récit breton, par M. J. Koll, et dont M. Paul Wagner a fait la musique, est un morceau de chant des plus attrayants, digne en tout point des auteurs du *Rameau de Buis*, cette jolie romance que recherchent toutes les jeunes filles.

Richard Wagner. — *Le Roman d'Elvire*, opéra comique en 3 actes, paroles de MM. A. DUMAS et de LEUVEN, musique de M. Ambroise THOMAS.

En vérité, mes chères lectrices, je serais plus disposée aujourd'hui à écrire un sermon en trois points, sur les vanités de ce monde, qu'à vous raconter les nouveautés musicales du mois de février. D'abord, c'est que j'aurais d'innombrables éléments à faire valoir dans mon discours moral, tandis que j'ai très-peu de choses à citer dans ma revue mensuelle. Mais Bossuet, Fléchier, Pascal, Bourdaloue et Massillon, du haut de la chaire, comme dans le recueillement silencieux du cabinet, ont dit et écrit de si magnifiques paroles sur le péché de l'orgueil, que mes emportements vous sembleraient ridicules, et que mon éloquence serait traitée de façon pédantesque. Il faut cependant bien que je vous dise un peu ce que je pense sur les tristes résultats qu'il fait naître, puisque la question musicale, que j'ai à traiter aujourd'hui, se lie étroitement à cette faiblesse humaine.

A tous les âges de la vie, dans toutes les conditions sociales, ce défaut est un écueil dangereux, un

usage qui obscurcit le jugement, une tache qui salit les plus grands talents et les plus beaux noms. Voyez tel peintre, tel poète, tel homme d'Etat, s'il est simple et modeste, vous admirez ses œuvres, vous aimez sa personne, vous l'élevez d'autant plus qu'il se fait humble ; vous le citez comme un génie supérieur, comme un cœur d'élite, et vous vous étonnez de voir un homme que votre opinion place si haut sur l'échelle intellectuelle, demander sans honte un conseil, et le suivre sans rougir.

Mais à côté de cette nature vraiment grande, et qui, malheureusement, se rencontre rarement dans le monde, il y a les natures en sous-ordre ; natures avides des satisfactions puériles de l'amour-propre, natures qui se croiraient vulgaires si elles daignaient descendre dans les détails de la vie commune, natures qui n'écoutent aucune observation, ne reçoivent aucun avis, posent leurs opinions comme des arrêts sans appel, et se drapent majestueusement dans leur gloire factice en disant à l'univers : Admirez-moi.

Depuis la mansarde du pauvre jusqu'au palais du riche, depuis les bancs de l'école jusqu'au fauteuil de l'Académie, depuis l'ouvrière jusqu'à la jeune fille

bien élevée, à tous les âges, dans tous les états, on trouve de ces organisations incomplètes, auxquelles il manque la netteté de jugement qui fait apprécier les choses à leur juste valeur. Un auteur a fait un vaudeville à succès, un sculpteur a reçu une commande du gouvernement, un romancier a lancé son premier feuilleton dans un journal, ces hommes ne sont plus de simples mortels, ce sont des aigles qui planent dans l'espace immense, ce sont des dieux qui nous prennent en pitié du haut de leur sphère olympienne. Un peu de gloire les éblouit, beaucoup de vanité les aveugle. Dans les régions modestes de la vie intime, ce même travers se retrouve à chaque pas. Bien des gens croiraient perdre de leur dignité, de leur valeur, s'ils se rendaient à un sage conseil, s'ils abdiquaient une erreur, s'ils avouaient tout simplement qu'ils se sont trompés de route. Stupidité de l'amour-propre! Ignorent-ils donc, ceux là, que les grands génies comme les grandes âmes, cherchent toujours la lumière, et qu'ils la reçoivent avec reconnaissance de quelque côté qu'elle leur arrive. Ignorent-ils donc que les médiocrités sont les plus tenaces dans leurs jugements étroits, et que c'est très-souvent à cette obstination qu'est due la place infime où elles végètent, faute de vouloir s'éclairer.

Voilà un compositeur allemand qui monte pour la première fois sur les tréteaux parisiens. Battez, tambours, sonnez, trompettes; et vous, badauds, écoutez avec enthousiasme ce que vous n'avez jamais entendu, ce que vous n'entendrez jamais ailleurs : *La Musique de l'Avenir*.

Beethoven, Bach, Haendel, Mozart, Cimarosa, Haydn, Weber, Boieldieu, Marcello, Bellini, génies qui dormez sous vos tombeaux de pierre, ne vous réveillez pas surtout, car la foule qui a salué vos chefs-d'œuvre vous poursuivrait de ses sarcasmes. Rossini, Meyerbeer, Auber, Halévy, Félicien David, Gounod, enfermez-vous dans vos demeures, fermez bien vos portes, et gardez-vous de fredonner le moindre petit fragment de vos admirables compositions, car les disciples de M. Richard Wagner ne vous feraient pas de quartier.

— Qu'est-ce donc que M. Richard Wagner? — C'est le créateur de la *Musique de l'Avenir*. — Qu'est-ce donc que la *Musique de l'Avenir*? — C'est la seule, l'unique musique qu'on composera, qu'on exécutera, qu'on aimera en 1880. — Mais qui peut se flatter de savoir quels seront les goûts, les aspirations, les caprices des futures générations? qui nous dit qu'à cette époque il ne se trouvera pas des hommes qui, à l'aide d'instruments nouveaux, ou par les effets étudiés de la voix, imiteront le chant du rossignol, le murmure du ruisseau, le bruit de la vague, le déchaînement de la tempête, et toutes les mélodies tendres ou terribles de la nature, ce modèle éternel des génies humains? Non, non, non, vous répondez les apôtres du maître allemand : à cette époque sublime, on aimera le chaos sublime. On aura une Babel philharmonique, où chaque instrument criera sans se faire comprendre de son voisin. Le tapage sera mis à l'ordre du jour. Fi de la mélodie! cette petite pensionnaire au regard tendre, à la voix mielleuse! Fi de la grâce, du

sentiment, de tout ce qui émeut, subjugue et enchante le cœur! En 1880, l'intelligence humaine aura triplé, il faudra que le bruit se triple aussi pour arriver à ses oreilles! Écoutez ces sons formidables! tâchez de discerner un air au milieu de ces accords épileptiques. Vous n'avez fait jusqu'à ce jour que de la musique de nain, écoutez, écoutez de la musique de géant!

O docteur noir! quand tes admirateurs t'offraient un banquet dans la salle de l'Hôtel de Ville, soupçonnaient-ils qu'on te verrait assis, un jour, entre deux gendarmes, au tribunal correctionnel? O Richard Wagner, homme de talent, égaré dans un faux chemin par des flatteurs fanatiques, n'irez-vous pas un jour, emporté par le démon de la vanité, abriter votre génie créateur sous les sombres marronniers des jardins de Charenton?

Et pourtant, c'est un grand musicien que cet homme. Il connaît à fond les lois de l'harmonie instrumentale; il manie les difficultés comme Paganini maniait son archet. Que lui manque-t-il pour créer un chef-d'œuvre? Il lui manque l'âme, qui est le principe de toute beauté; il lui manque le jugement, qui permet d'apprécier et de saisir la nuance délicate des choses; il lui manque la simplicité, cette qualité qui n'appartient qu'aux organisations vraiment supérieures. Il aime le bruit, les coups de tonnerre, la tourmente, le chaos.

Nous avons entendu le *Vaisseau Fantôme* et le *Tannhäuser*, les deux merveilles de M. Wagner, la fleur de ses productions, les chefs-d'œuvre des chefs-d'œuvre, comme disent les enfants idolâtres de la blonde Allemagne. Qu'à raconter de cette audition? Rien qui puisse se formuler dans notre langage vulgaire. Un affreux tohu-bohu de notes au milieu duquel on cherche vainement un semblant de mélodie; une imitation infime du genre le plus bruyant de Verdi, moins le charme, moins l'originalité nerveuse qui distinguent cet éminent compositeur. L'orgueil a emporté Richard Wagner comme un cheval indompté emporte son cavalier haletant, à travers les ravins et les fondrières. Son orchestration est savante, il excelle à faire parler les instruments séparément pour les réunir ensuite en un faisceau gigantesque. S'il eût pris le bon sens pour guide, il fût devenu peut-être un grand maître; mais en créant la *Musique de l'Avenir*, il restera l'apôtre de l'impossible.

M. Alexandre Dumas a fait un livre sur lequel M. de Leuven a fait un libretto, dont M. Ambroise Thomas s'est servi pour faire un opéra comique. De tout cela, il n'est advenu rien de bien remarquable. Cet ouvrage, dans lequel on trouve une bonne facture, manque de grâce et d'inspiration. Le style en est savant, mais froid. La scène se passe en Italie, on se croirait au Groënland. Les morceaux, même ceux qu'on pourrait citer comme les meilleurs, manquent de caractère et d'entrain. L'auteur du *Caid* et du *Songe d'une Nuit d'Été*, bien qu'il ait obtenu un succès d'estime à l'Opéra-Comique, dans le *Roman d'Elvire*, nous doit une revanche, et il nous la donnera, dit-on, incessamment.

MARIE LASSAVEUR.

Economie Domestique

WEDDING-CAKE (GÂTEAU DE NOCE), POUVANT SERVIR DE GÂTEAU DE COLLATION.

Ayez 1 kilogramme de farine, 750 grammes de beurre, 750 grammes de sucre, 1 kilogramme de raisins de Corinthe, 500 grammes de raisins de caisse, 12 œufs entiers, 1/4 de litre d'eau-de-vie ou de cuiracao, un peu de cannelle et de muscade en poudre, 250 grammes d'écorce de citron confite. Amalgamez

bien successivement le tout ensemble, mettez dans un moule beurré et faites cuire au four pendant deux heures. Il va sans dire qu'il faut ôter les pepins des raisins.

Si vous voulez glacer le gâteau, battez en neige des blancs d'œufs, ajoutez-y du sucre en poudre passé au tamis (environ 5 cuillerées à café par œuf), continuez de bien battre. Quand le gâteau est cuit, couvrez-le de ce mélange et remettez un instant au four

Correspondance.

BRODERIES.

PLANCHE III. — 1 et 2, Orientale — 3 et 4, Parure à pointes avec *Athénais* — 5, Mouchoir de jeune fille — 6, Écusson — 7 et 8, Entre-deux — 9, Z. F. C. — 10, Coin de mouchoir — 11, B. B. — 12, O. C. — 13, Écusson fleuri — 14, Écusson riche avec J. T. — 15, Coin de mouchoir avec *Nathalie* — 16, J. C. J. — 17, Écusson très riche — 18, M. B. — 19, G. D.

PATRONS.

20, Manche de l'orientale — 21, H. G. enlacés — 22, *Céphise* — 23, Coin de mouchoir avec *Mathilde* — 24, *Camille* — 25, J. B. enlacés — 26, *Fortunée* — 27, M. B. — 28, *Anna* — 29, E. T. enlacés — 30, J. L. — 31, B. B. — 32, *Christine* — 33, *Luce* — 34, *Mélanie* — 35 à 38, Patron de manche plate — 39 à 44, Robe de poujée (robe princesse) — 45 à 49, Blouse d'enfant — 50, Col droit — 51, Poignet destiné à la manche qui complète la parure — 52 à 54, Patron et croquis d'une cravate destinée au col droit — 55, Croquis de la manche destinée au col droit — 57, Patron réduit au dixième d'un corsage gerbe (3 parties) — 58, Patron réduit au dixième d'une robe de chambre (4 parties) — 59, Corbeille de bureau.

« Ma présence paraît rendre ma grand'mère si heureuse, et j'éprouve un si grand bonheur à répandre un peu de vie dans sa solitude, qu'en dépit du grand désir que j'ai de l'embrasser, ma petite Jeanne, il me faut encore demeurer loin de toi, et te prier de nous envoyer, en retour des descriptions champêtres dont je te gratifie, une chronique parisienne bien complète et bien amusante. »

Comme c'est gentil des lettres qui finissent ainsi ! On l'a dit, et c'est bien la vérité : ce qui fait le plus de mal, ce n'est pas de trouver de l'amertume dans la douleur, c'est de trouver la douleur là où l'on croyait trouver la joie, la déception où était l'espérance.

Où, j'attendais impatiemment ta réponse, m'imaginant, innocente que j'étais, qu'elle ne pouvait renfermer que l'annonce de ton retour ; au lieu de cette bonne nouvelle, c'est la certitude que ce retour est remis aux calendes grecques ; ma compagne de travail refuse de venir partager ma tâche, et, de plus, me charge d'une nouvelle besogne, lourde et difficile, s'il en fut : que je suis malheureuse !

Encore, si tu m'avais fait cette demande avant le mercredi des cendres, j'aurais bien trouvé moyen de

t'écriture trois ou quatre pages sur l'aspect plus ou moins pittoresque des boulevards, sur le char des blanchisseuses, sur le cortège du Prophète, et autres nouveautés ; je t'aurais raconté mille et une his'oriettes à propos de bals : j'étais en verve alors ; mais tous ces sujets-là sont à présent surannés, et de plus, inconvenants ; en plein carême, revenir sur ces vieilleries profanes, *non licet* : au bruit a succédé le calme, aux divertissements mondains les exercices religieux ; les bals sont bien finis, mais les veillées recommencent, favorisées par un second hiver qui nous rend aussi nécessaires qu'agréables le repos et la chaleur du coin du feu.

Notre faubourg Saint-Germain a un aspect tout monastique ; les portes cochères ne s'entr'ouvrent que le matin et le soir, à l'heure des sermons où à celle des cours ; aussi les jeunes filles peuvent-elles vraiment en ce moment dire, comme deux grands saints, qu'elles ne connaissent que deux chemins : celui de l'église et celui de l'école.

De l'autre côté de la Seine, on pense moins à son salut : les affaires font tant de bruit qu'elles étouffent le son des cloches ; on ne danse plus, mais on chante ;

les concerts pleuvent, leurs affiches couvrent les murs, partageant, avec l'annonce des sermons de charité, la place qu'occupaient naguère les bals et les romans.

Musique et peinture, voilà ce que Paris réserve à ses fidèles pendant le saint temps du carême.

De musique je ne parlerai point, et pour cause.

Il me reste la peinture; si je ne saisis pas ce sujet au vol, tu risques fort, ma chère Florence, de recevoir une lettre qui ne t'apprendra absolument rien de neuf, et que, par conséquent, il eût mieux valu ne pas te donner la peine de lire.

Ainsi donc, deux mots de la visite rendue rue Chaptal, à la galerie de MM. Goupil, où fut exposé le portrait de Rachel, peint par M. Gérôme.

L'œuvre de M. Gérôme fera sensation au prochain salon : ce n'est point un portrait de Rachel qu'il a voulu peindre, mais plutôt la personnification de la tragédie : appuyée sur une colonne du temple grec, enveloppée d'une tunique de pourpre, la tête ceinte du bandeau, pâle et frémissante, c'est bien l'organe des grandes douleurs, des passions sans espoir : c'est Hermione et c'est Phèdre.

Dans la même galerie, nous nous sommes arrêtés avec le plus grand plaisir devant plusieurs petites toiles signées Fichel, Lanfant de Metz, Edouard Frère, devant une bohémienne de Jaroslav Cermak. Mais ce que j'aurais bien voulu emporter pour l'avoir sans cesse sous les yeux, c'est un tableau de Gérôme intitulé, je crois, *le Rouage* : un ciel d'Égypte, un attelage de buffles, une charrue et deux hommes, des blés, les uns en meule, les autres éparpillés sur le sol que parcourt la charrue : voilà tout. Mais comment te dire la pureté, la profondeur du ciel, et l'or des épis, et l'admirable harmonie du groupe ? Non, je n'envisage point le sort des reines, ni la beauté ni l'esprit, mais je suis jalouse de l'heureux acquéreur de ce merveilleux petit tableau.

Pendant que je suis sur ce chapitre, je devrais bien aussi te parler de l'exposition des beaux-arts du boulevard des Italiens, dans ces salons où nous admirions, il y a peu de temps, l'œuvre d'Ary Scheffer; mais ta dernière lettre est un panégyrique si complet de la campagne, que si j'essayais de t'arracher à ses douceurs, sous le spécieux prétexte que j'ai à te montrer des chefs-d'œuvre qu'elle a inspirés, tu me répondrais certainement : « Les vaches du bon Dieu valent bien celles de Troyon, les moutons de ma bergerie ceux de Brascassat, et les chevreuils que j'aperçois là-bas dans le taillis ne peuvent être surpassés en gracieuse vivacité par ceux de Rosa Bonheur. J'ai les originaux, pourquoi veux-tu que je les abandonne pour la copie ? »

Va pour les animaux, mais les marines de Gudin, et les Meissonnier, les Diaz et les Decamps, diras-tu encore que tu en possèdes les originaux ?

Ce jeune homme qui relit son manuscrit, par exemple, mérite, à lui tout seul, qu'on fasse le voyage de Paris : la satisfaction intime qui épanouit son visage, cette plume qui n'a rien à biffer et caresse, d'une si adorable façon, les lèvres de ce mortel heureux, rien de plus parfait, de plus fini, de plus naturel et de plus charmant.

Tu résistes encore ? eh bien, je vais faire jouer mes dernières batteries. Que tu aies dédaigné Paris au carnaval, faisant fi de ses plates mascarades, de la

sempiternelle promenade du bœuf gras, préférant à la foule la société de ta grand'mère, aux concerts le chant de tes oiseaux, à l'exposition de peinture la vue du parc et des bois; aux théâtres, l'observation des mœurs des fourmis, des poules et des lapins, je le comprends jusqu'à un certain point. Ce que je ne comprendrais pas, ce serait de te voir demeurer froide et immobile à l'annonce d'une nouvelle qui doit t'électriser et te donner des ailes : Florence, j'ai un billet... pour toi... pour l'Académie... pour la réception, dans l'illustre assemblée, du R. P. Lacordaire.

Enfin, tu te lèves : c'est bien heureux ! Tu quittes ton ouvrage : quelle merveille ! Tu demandes à ta grand'mère si elle n'a pas l'intention de rendre visite à ses amis de Paris : quelle conversion ! Il ne fallait pas moins que l'intervention du grand dominicain pour en opérer une semblable.

C'est donc à lui que je dois voter mille remerciements pour le plaisir que me fera bientôt, j'espère, l'arrivée de ma Florence.

COTÉ DES BRODERIES.

1 et 2, ORIENTALE. — Cette veste, d'un nouveau modèle, peut être exécutée sur mousseline ou sur nan-souk, au plumetis et au cordonnet, ou bien au feston léger.

Le n° 1 est le dos.

Le n° 2 est le devant.

La manche est au n° 20 du côté des patrons.

L'orientale doit se mettre avec une jupe de mousseline. Cette jupe, dont le devant est brodé en tablier, est couverte — excepté devant — de volants de mousseline, deux grands surmontés de trois petits.

Sous la veste, on peut porter un gilet de piqué blanc qui complète cette toilette aussi gracieuse qu'élégante, qui obtiendra cet effet un grand succès.

Exécutée en mousseline à pois, jupe unie avec un haut ourlet, veste seulement festonnée, cette toilette sera aussi jeune que printanière.

Mais comme les beaux jours sont encore loin de nous; que toutes nos amies n'entreprendront peut-être pas la riche broderie que nous leur envoyons, et que pourtant nous voulons les voir se servir de ce joli patron, nous leur conseillons de le tailler en cachemire, en popeline, en épinglé, en tissu quelconque pour robe d'intérieur. — Jupe unie pareille à l'orientale. — Quant à l'orientale elle-même, on peut la garnir de plusieurs rangs de soutache, ou bien broder au point de chaînette le quadrillé formant la bordure des n°s 1 et 2. Des perles de jais seront alors mises à la place des pois.

Pour exécuter l'orientale en mousseline, il faut 1^m 60 sur 1,40 de large.

Voilà la grande nouveauté !

Nous espérons, le mois prochain, donner un patron du gilet.

3 et 4, PARURE A POINTES, à broder au plumetis sur mousseline.

5, MOUCHOIR DE JEUNE FILLE, plumetis, avec écusson et H. H. anglaise.

6, ÉCUSSON ÉLÉGANT, plumetis.

7, ENTRE-DEUX pour objet de layette, point de poste.

8, ENTRE-DEUX pour trousseau, plumetis.

9, Z F. C., anglaise, plumetis.

- 10, COIN DE MOUCHOIR, plumetis et point d'armes avec *Athénais*, petite anglaise.
- 11, B. B., fantaisie, cordonnet.
- 12, O. C., anglaise riche, plumetis, pour taie d'oreiller.
- 13, ÉCUSSEON FLEURI, plumetis et point d'armes.
- 14, ÉCUSSEON RICHE, plumetis et point d'armes avec J. T., enlacés, anglaise, plumetis.
- 15, COIN DE MOUCHOIR, plumetis et point d'armes, avec *Nathalie*, petite anglaise.
- 16, J. C. J., gothique, plumetis.
- 17, ÉCUSSEON TRÈS-RICHE, plumetis et point d'armes.
- 18, M. B., anglaise unie, plumetis.
- 19, G. D., anglaise, plumetis.

COTÉ DES PATRONS.

- 20, MANCHE DE L'ORIENTALE (moitié — voir côté des broderies, n° 1 et 2), plumetis.
- 21, H. G. enlacés, anglaise, plumetis.
- 22, *Céphise*, anglaise, plumetis.
- 23, COIN DE MOUCHOIR, plumetis, avec *Mathilde*, mignonnelle, plumetis.
- 24, *Camille* anglaise, plumetis.
- 25, J. B. enlacés, anglaise, plumetis.
- 26, *Fortunée*, anglaise, plumetis.
- 27, M. B., romaine, plumetis.
- 28, *Anna*, anglaise, plumetis.
- 29, E. T. enlacés, anglaise, plumetis.
- 30, J. L., anglaise, plumetis.
- 31, B. B., anglaise, plumetis.
- 32, *Christine*, anglaise, plumetis.
- 33, *Luce*, anglaise, plumetis.
- 34, *Mélanie*, anglaise, plumetis.
- 35 à 38, PATRON DE MANCHE PLATE.
- 39, PREMIÈRE PARTIE DE LA MANCHE.
- 40, DEUXIÈME PARTIE.

Ces deux parties doivent être posées l'une sur l'autre, en suivant les lettres de repère. Les deux parties comprises entre les lettres B C ne sont pas de la même longueur, aussi faut-il froncer la plus longue avant de la coudre à l'autre.

37, BOUILLON qui doit être placé en haut de la manche. Ce bouillon, étant froncé au milieu, paraît double.

38, CROQUIS DE LA MANCHE PLATE. Avec cette manche une manchette de dentelle ou de batiste est de rigueur.

39 à 41, ROBE DE POUPEE, dite *robe princesse*.

39, Devant.

40, Dos.

41, Petit côté du dos.

42, Manche.

43, Croquis de la robe, devant.

44, Croquis de la robe, dos.

La jupe, plate devant, est plissée à gros plis creux sur le côté et derrière, ainsi que l'indique le croquis.

45 à 49, BLOUSE D'ENFANT. Ce vêtement forme blouse devant, et se compose derrière d'un dos, avec petite basque, ajusté à une jupe plissée à gros plis crevés.

45, Devant.

46, Dos et basque.

47, Jupe (moitié), les lignes ponctuées indiquent les plis.

48, Manche.

49, CROQUIS DU VÊTEMENT, qui se fait en popeline, sans autre ornement qu'une rangée de boutons de-

vant, deux derrière, sur la basque. — Sur la manche, on peut ajouter un parement, comme l'indique le croquis.

50, PATRON D'un col droit (moitié). Ce col est ainsi appelé, parce qu'au lieu de se rabattre comme les cols ordinaires, il se porte *droit*, comme les cols d'homme. Il se fait en batiste ou en nansouk double avec une piqure au bord. — Avec ce genre de col, une cravate est indispensable.

51, POIGNET allant avec ledit col. Ce poignet, cousu à une manche ordinaire, comme l'indique le n° 56, ne se rabat pas non plus. Il se ferme à l'aide de boutons auxquels sont destinées les boutonnieres placées à droite et à gauche. Un bouton de percale, indiqué à gauche, et sa boutonniere, marquée à droite, ferment le bas du poignet.

52 à 54, PATRON D'UNE CRAVATE. Cette cravate, destinée au col droit n° 50, se fait en taffetas noir ou de couleur, et se compose de trois parties :

Le n° 52 est la partie destinée à former le *bout* de la cravate, bout qu'on peut orner de la manière suivante : broder au point de chaînette avec du cordonnet noir les différents motifs qu'on peut se contenter de couvrir d'une fine soutache. Remplacer les pois par de petites perles de jais. La fleur formant le milieu peut être soutachée ou brodée au passé.

Toute la partie comprise en dehors de la ligne ponctuée doit être rabattue à l'envers, les deux côtés A B réunis par une couture faite à l'envers.

Dans le haut, faites deux plis.

Il est bon de doubler le taffetas de tulle avant de faire la couture A B.

Le n° 54 est le morceau destiné à faire le nœud ou *baguette* de la cravate. Doublez de tulle ce morceau, rentrez les bords à l'envers, et faites deux plis dans le haut.

Faites de la même manière deux baguettes, posez-en une sur un des bouts, ajoutez l'autre, et placez sous cette autre le deuxième bout.

Pour cacher le milieu du nœud, taillez une petite bande de taffetas longue de huit à dix centimètres, et large de huit centimètres. — Faites trois plis au milieu, rentrez les bords à l'envers, placez cette bande plissée à cheval sur le nœud, et faites quelques points derrière pour réunir les deux bouts, de manière à former une boucle dans laquelle vous passez le n° 53.

Ce n° 53 est le col de la cravate, col qui se fait en taffetas comme la cravate et se double de florence blanche. — Le bouton et la boutonniere permettent de le fermer quand on l'a passé dans le nœud.

Le n° 55 est l'ensemble du col droit et de la cravate. Cette petite parure est fort élégante, très-convenable pour toilette amazone; mais n'est seyante qu'à des cous un peu longs.

Cette cravate peut également se porter sous un col rabattu.

Nous ajouterons même que le n° 53 va mieux sous ce dernier que sur le col droit. Nous préférons sur le col amazone une simple bande de taffetas toute droite comme un ruban, à laquelle on ajoute le nœud expliqué plus haut.

56, CROQUIS DE LA MANCHE allant avec le col droit.

57, PATRON réduit au dixième du corsage gerbe pour jeune fille.

1, Manche.

2, Dos.

3, Devant.
Ce corsage froncé convient surtout pour les étoffes légères.

38, PATRON réduit au dixième d'une robe de chambre pour femme ou jeune fille.

- 1, Dos.
- 2, Devant.
- 3, Col.
- 4, Manches.

Cette robe de chambre se fait en mérinos ou en cachemire.

On borde le devant, comme l'indique le n° 2 (devant qui demeure ouvert), d'un large revers en taffetas ou en satin piqué. — Le col n° 3 doit être également bordé d'une bande piquée; la manche se garnit de la même manière.

La ligne oblique (n° 2, devant) qui, partant du chiffre 80, passe par le chiffre 50 et s'arrête au delà du B, indique la partie de la jupe qui doit être plissée. — Le devant se serre à volonté avec une ceinture à bouts. — Les trois lignes ponctuées du dos (près du chiffre 42) indiquent les trois rangs de fronces.

Le dessus du bras (devant — du chiffre 7 au chiffre 50) doit se réunir au-dessus de bras du dos (n° 4), et par conséquent être froncé ou plissé.

Nous avons vu le modèle de cette robe de chambre exécuté de la façon la plus riche; la robe était en poulx de soie blanc; le revers, en satin groseille; au bord du revers, une petite ruche de velours noir.

Le devant du jupon était formé d'entre-deux de valenciennienne et de petits plis; les manches de dessous étaient des bouillons entièrement composés d'entre-deux de valenciennienne et de bandes de mousseline.

59, CROQUIS D'UNE CORBEILLE DE BUREAU. Cette corbeille, en osier, doit être brodée en laine. Le dessin indiqué (la grande hermine de Bretagne) est d'un charmant effet.

Madame Legras tient à la disposition de toutes nos abonnées la corbeille échantillonnée avec l'assortiment des laines.

L'hermine blanche peut se broder sur un fond vert d'eau, groseille ou bleu.

Le motif exécuté en noir est également très-joli.

MODES.

Savez-vous, mes enfants, que je suis prise d'un scrupule et tentée, pour cette fois, de garder le silence ?

C'est que notre sujet de conversation est si léger, si futile, si peu en harmonie avec le temps dans lequel nous sommes entrées, que j'ai peur de vous scandaliser en venant vous parler chiffons.

— Mais je vous assure, madame la Mode, qu'il n'y a pas grand mal à cela : la preuve, c'est que monsieur l'abbé X, dans son instruction de ce matin, a bien osé aborder ce sujet. Oui, il a condamné l'extravagance de nos toilettes, leur ampleur, qui fait appréhender notre voisinage; leur longueur, qui rend inutile le balayage des rues; leur richesse, qui porte l'effroi dans le cœur de tous les hommes sensés, et fait que bientôt toutes les jeunes filles seront *innamérables*. Oh ! je vous assure qu'il ne vous a pas ménagée, et que les jugements portés contre vous...

— Étaient très-sévères, je le vois; mais je ne m'en plains pas, puisque la nécessité de me justifier

me fournit en même temps l'occasion de remplir, près de vous, la mission dont je suis chargée. D'abord, mes chères enfants, votre voisinage ne doit pas être aussi gênant que veut bien le dire l'orateur dont vous parlez. Depuis plusieurs mois déjà la pauvre *crinoline*, persécutée, calomniée, batouée, a compris, grâce à mes conseils, qu'il fallait faire des concessions, réduire ses prétentions un peu exorbitantes d'abord, je l'avoue — la tempérance est un fruit de l'expérience, — enfin se réduire à des proportions assez honnêtes pour satisfaire les femmes, assez modestes pour ne pas blesser les hommes. Mais, hélas !

Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire.

En diminuant le dessous, nous n'avons pas eu toutes le soin ou le temps de raccourcir le dessus; il en est résulté que la robe a eu l'air de gagner en longueur ce qu'elle perdait en ampleur, et qu'on ne nous a pas su gré de nos sacrifices.

Unique moyen d'éviter la censure : ne pas sortir sans relever sa robe.

Quant au reproche de *richesse*, je ne sais pas non plus s'il est bien fondé.

Que portons-nous que n'avaient pas nos grand-mères ? Leurs étoffes étaient si belles, que les fabricants n'ont autre ambition que de les égaler.

Quelle est la mise ordinaire d'une jeune fille ?

Pour les courses : robe d'alpaga *noir*, manteau de drap, couleur foncée; chapeau de taffetas piqué *noir* ou *penée*.

Pour les visites : robe de taffetas *noir*, manteau de velours *noir*, capote de crêpe recouvert de tulle *noir*.

Le *noir*, enfin, tend à devenir de plus en plus la couleur uniforme des toilettes de ville, et je ne sache pas que ce soit une nuance bien riche, bien éclatante, bien *tapageuse*.

La *richesse*, dira-t-on peut-être, n'est pas dans l'éclat des couleurs, mais dans la beauté des tissus et la recherche des ornements.

D'accord; et je dois déclarer que, en effet, l'étalage des passemeters n'a jamais offert une collection plus complète et plus brillante de torsades, de nattes, de brandebourgs, de boutons, d'aiguillettes, de velours et de rubans.

Mais ce n'est point une raison pour que vous surchargiez vos robes.

Les tailles sont rondes, une ceinture en est le seul ornement. Les manches toutes plates, ou garnies d'un bouillon. Les jupes entièrement unies.

Avez-vous jamais rien vu de plus simple ?

Je sais bien encore que l'on va m'objecter cette fureur de l'or, qui semble en ce moment dévorer toutes les femmes : de l'or sur les robes, de l'or sur les chapeaux, de l'or sur la mousseline, de l'or dans le cœur des fleurs, qui l'aurait cru ?

Qu'on se rassure ! ce n'est point pour nos filles que tout ce clinquant se fabrique; nous leur avons appris que « bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée, » et elles mettent en pratique nos enseignements.

Ainsi donc, chères enfants, soyez simples : à ce prix seulement vous serez distinguées. Au bal, préférez les rubans aux fleurs et aux perles qu'il faut laisser aux douairières : robe blanche en mousseline, organdi ou tarlatane, jupe entièrement bouillonnée ou couverte

d'une nuée de petits volants. — Corsage rond avec draperie ou herthe plissée. — Ceinture à longs bouts. — Dans les cheveux, un ruban formant bandeau sur le dessus de la tête et se terminant derrière par un nœud avec bouts : voilà une toilette que rien ne peut surpasser en simplicité, et qui prête à la jeune fille qui la porte plus de grâce et de distinction que les plus riches parures.

Pour vos toilettes de ville, choisissez toujours des couleurs foncées, même pour vos chapeaux : capote de taffetas bleu ou pensée, avec ornement en velours de même couleur, disposé de la manière suivante : trois bandes de velours sont posées l'une sur l'autre en formant étage et traversent la passe. Laisées à plat sur les côtés, ces bandes forment des plis crevés sur le dessus de la passe.

Autre capote : la passe, en velours noir ou bleu, est coulissée ; le fond en tulle noir, bavolet de velours. — Sur le bandeau du tour de tête, une grosse chircorée de velours.

Gardez pour les visites d'apparat, ou le concert, le chapeau de couleur claire.

Surtout n'ayez jamais le mauvais goût de porter à la ville un chapeau blanc fané ; s'il n'est pas trop déformé, recouvrez-le de tulle noir, remplacez les rubans blancs par des noirs, et à la place des boutons de rose du dessous, mettez un petit nœud de velours vert ou groseille. A cette condition seulement, vous pourrez porter un vieux chapeau sans qu'on puisse former sur vous des jugements défavorables.

Je vous l'ai déjà dit, je crois, un tour de tête flétri, des gants sans boutons, des bottines à moitié lacées, c'est plus qu'il n'en faut pour faire dire d'une jeune fille : « Elle est sans ordre, sans goût ; c'est une paresseuse dont je ne voudrais ni pour ma femme ni pour ma fille. »

Comme je vous aime et serais désolée qu'on vous jugât défavorablement, j'insisterai encore sur ce point, vous priant de ne point négliger ces détails qui sont moins insignifiants que vous pouvez le croire.

C'est si facile d'avoir toujours sur sa pelote une aiguille enfilée pour recoudre, même au moment de sortir, le bouton qui ne paraît pas cousu solidement !

Mêmes observations sur la lingerie. Vous savez que je n'aime la broderie qu'à une seule condition, c'est qu'elle sera fine. Si donc vous êtes d'habiles ouvrières, brodez les jolis dessins que vous portent vos planches ; si vous avez de bonnes tantes qui vous aident et vous envoient de temps en temps de délicieux petits cols, des mouchoirs à votre chiffre, portez ces jolies choses.

Mais comme la mousseline brodée s'use plus vite que l'unie, il arrivera que les manches seront encore en bon état quand les poignets ne seront plus portables.

Que faire alors ? Porter ses manches trouées ou ornées d'affreuses reprises ? Non certes, mais découdre le poignet brodé et le remplacer par un autre à revers en toile fine ou en nansouk ; c'est plus simple, sans doute, mais encore très-joli et toujours de mode.

Enfin, si vous n'avez ni dentelles, ni broderies, ne vous désolerez pas, le col uni en toile, d'une jolie coupe — le journal vous a donné un col *Tom-Pouce* qui va à ravir, — avec une piqure finement faite, est pour une jeune fille, la plus charmante parure. Manches

de jaconas ou de nansouk avec manchettes comme le col.

C'est encore pour le même motif — amour du soin, horreur de ce qui a l'apparence du désordre, — que j'ai substitué aux jupons blancs — toujours noirs dans les rues de Paris, — ces jupons de couleur, qui ont le double avantage de se décrotter parfaitement et de ne paraître jamais sales.

J'ajouterai toutefois une restriction : c'est que je ne vous engage nullement à adopter, pour cet usage, les couleurs éclatantes qui vous mettraient en danger, si vous faisiez une course à travers champs. Préférez au rouge, voire même aux tons les plus riches de l'orange, du vert ou du bleu, les rayures blanches et noires qui vont avec toutes les robes.

Je ne vous parle point aujourd'hui des toilettes de printemps, d'abord parce que ce gentil printemps se fait encore désirer, et ensuite parce que vous n'aurez peut-être pas, ce mois-ci, de grands loisirs à consacrer à la toilette.

Sachez seulement que la casaque a décidément cédé sa vogue au paletot qu'on fera en soie épinglée ou en taffetas, après l'avoir fait en drap et en velours.

Pour les petites filles, ce paletot est également adopté, ainsi que la grande pèlerine pareille à la robe : robe de popeline grise soutachée de bleu ou de groseille. Pèlerine également soutachée. — Toujours le chapeau amazone.

Pour petit garçon, blouse de drap léger, ouverte sur le côté. — Pantalon large, retenu au genou par de grandes guêtres.

Ou bien, veste ouverte, attachée seulement du haut. — Jupe pareille, bordée, ainsi que la veste, de plusieurs rangs de soutache ou d'un velours, comme sur la gravure du mois.

Pour les habies, les robes blanches, longues, peuvent être simples, c'est-à-dire en jaconas ; le devant, en tablier est formé d'entre-deux et de petits plis alternés. — Même disposition pour le corsage.

Ou bien riches, c'est-à-dire en mousseline, le devant entièrement brodé, et la jupe garnie de deux volants.

Au mois prochain, l'annonce des tissus nouveaux, des changements apportés dans la forme des robes et dans l'ornement des chapeaux.

Pour aujourd'hui, celle d'une jolie création de madame Beaussier ; je veux parler de délicieuses petites jardinières en bambou, de toutes formes, de toutes grandeurs et de tous prix. Ce sera un cadeau tout printanier à faire à une mère ou à une amie, en même temps que le plus joli lot qu'on puisse destiner à une loterie.

TAPISSERIE COLORIÉE.

Cette riche bande est destinée à un meuble de cabinet, et peut servir pour portières, fauteuils, chaises, etc.

Ce dessin serait aussi très-convenable pour tapis de table de salle à manger, en alternant les bandes de tapisserie avec d'autres en velours vert ou grenat.

Les bouquets détachés et un peu modifiés seraient très-jolis pour semés ou pour petits objets : coussins, pelotes, vide-poches, écrans, buvards, etc.

EXPLICATION DE LA GRAVURE DE MODE.

Première toilette. — Robe de taffetas à sept volants,

le dernier surmonté d'une ruche à la vieille. — Corsage montant, plat et rond. — Manches plates à deux bouillons, col et manchettes de batiste. — Capote de crêpe et de tulle.

Deuxième toilette. — Robe de taffetas ou jupe unie très-ample. — Corsage décolleté, plat, avec berthe

formant gerbe. — Ceinture à longs bouts. — Jockey et bouillons de tulle. — Dans les cheveux, bandeau et nœud de ruban.

Toilette d'enfant. — Veste et jupe en popeline, bordées en velours noir. — Chemisette et manches en jaconas. — Cravate.

ÉPHÉMÉRIDES

12 MARS 1558. — RENONCIATION DE CHARLES-QUINT A L'EMPIRE.

De bonne heure, Charles-Quint avait été fatigué du souverain pouvoir, et à toutes les époques de sa vie il avait nourri de grands désirs de solitude. Il accomplit ses desseins : le 29 octobre 1553, il abdiqua publiquement, à Bruxelles, et céda à son fils, Philippe II, ses royaumes héréditaires. Il lui avait précédemment remis le royaume de Naples, et il lui avait résigné aussi les fonctions de grand maître de la Toison d'Or.

Mais l'empire lui restait ; il multiplia ses instances auprès des électeurs, pour les prier de faire passer la couronne sur une autre tête, et le 12 mars 1558, il

fut exaucé. Son frère, Ferdinand I^{er}, fut élu à sa place. Charles témoigna une grande joie, et renonça aussitôt à toutes les marques de ses dignités. — Il fit ôter les écussons de l'empire de son appartement, re-commanda que son nom fût omis dans les prières de l'Eglise, et remplacé par ceux de son fils et de son père, fit supprimer de son cachet la couronne et les insignes de Toison, et répéta plusieurs fois à ses serviteurs, avec la satisfaction d'un homme délivré d'un lourd fardeau : — Le nom de Charles me suffit, je ne suis plus rien.

Mosaïque

On évite la pensée de la mort pour ne pas s'attrister : elle ne sera triste que pour ceux qui n'y auront pas pensé.

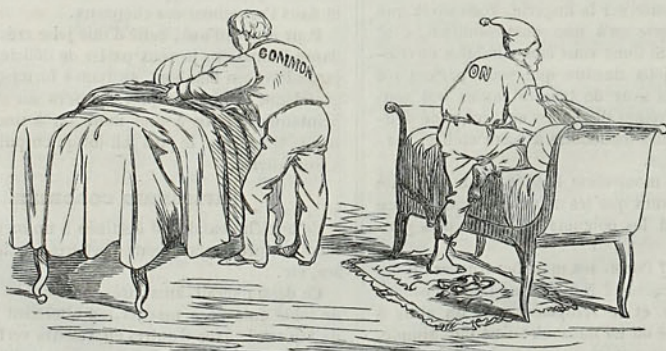
FÉNELON.

C'est surtout dans la spiritualité des idées que consiste la poésie.

DE JOUBERT.

EXPLICATION DU RÉBUS DE FÉVRIER : Acheter à crédit, c'est payer deux fois.

RÉBUS



Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.